

Xavier Séguin

Arcane 13



Eden Saga

la méthode

La redescente est dure. Après la fête folle, après l'avant-goût d'une autre vie, la banalité quotidienne me pèse terriblement. Les vacances d'été séparent le club des cinq. S'est-il vraiment constitué ? En famille, je parcours l'Exposition Internationale de Séville, ainsi que les splendeurs arabes des vieilles villes andalouses. Ma femme s'éloigne de moi. A plusieurs reprises, je me surprends à la considérer comme une étrangère. Après vingt-deux ans de vie commune, j'ai peur de ce regard distant. Vivre sans elle me semble aussi impossible que vivre sans air. Je me suis doucement résolu au désamour. J'ai pris pied dans l'horreur, jour terne après jour gris, sans m'en rendre compte.

La prise de conscience est brutale. Mon comportement s'altère. Je suis aigri, querelleur. Carrément méchant, jamais content... A la rentrée, la situation se durcit encore entre ma femme et moi. Mes éclats sont terribles. Je souffre trop. Au fond de moi, il y a le désir inavoué de vivre autrement. Sur mes épaules, il y a la répulsion de perdre mon confort affectif.

A la mi-septembre, elle me donne un ultimatum : je dois me tenir à carreau pendant un mois. Si dans ce délai je perds mon contrôle, elle me quitte. Je m'accroche à ce dernier espoir comme un naufragé à un tonneau. Vivre sans elle ! Non, je ne peux même pas l'imaginer... Tous les soirs, je lui présente mon agenda professionnel ouvert à la page du jour. Si j'ai été sage, elle me le signe. J'ai fait d'elle une maîtresse d'école ! Et moi, le quadragénaire endormi, je suis un garnement en culottes courtes...

Je m'en ouvre à Jeff, qui n'en revient pas. Il me parle de ma dignité d'homme, je lui réponds sous la dépendance conjugale. Il me montre l'incendie qui fait rage, je cherche encore à sauver les meubles.

- Tu me connais, je suis fleur bleue, me dit-il. Si je peux t'aider à sauver ton couple, je n'hésite pas. Je ne voulais plus faire passer les petits mystères, mais c'est un cas de force majeure...
- Vraiment ? Tu ferais ça ?
- Il nous faut huit jours pleins. Qu'est-ce que tu dirais de la dernière semaine de septembre ?

Voilà comment ça s'est décidé. Sans prévenir, presque sans délais. J'en suis baba.

- Le moment est venu, c'est tout, dit Jeff. Dans ces cas-là, on ne discute pas. Tu es prêt, archi-prêt, à moi de me débrouiller.

Plus tard, Jeff me donnera sa méthodologie pour ce voyage un peu spécial. Je

la reproduis ici, car elle peut aider le lecteur à comprendre ce qui va suivre.

1- Quelques week-ends de trois jours pleins (du vendredi soir au lundi soir)

C'est une prise de contact. Ne sont abordés que les traumatismes périphériques. Chaque séance, de trois heures ou d'une journée, doit se terminer sur une catharsis minimale, concrétisée par une détente profonde et souvent par un bain de lumière émotionnelle. Les traumatismes graves doivent être systématiquement évités, mais soigneusement repérés lors de leur émergence.

2- Huit jours pleins (du vendredi soir au dimanche soir)

C'est la technique de la "pelure d'oignon" qui est employée. Pendant cette période, on se rapproche de nœuds profonds. Si certains d'entre eux peuvent être résolus sur le champ, il faut le faire. Condition sine qua non pour les aborder : pouvoir les mener à une catharsis minimale. En aucun cas, la personne ne doit être lâchée sans cette catharsis minimale.

3- Vingt-et-un jours, un par arcanes du Tarot.

Tous les traumatismes doivent être abordés dans la petite histoire de cette vie-ci, ainsi qu'éventuellement dans les vies dites antérieures. Le dernier jour, celui du Mat, est destiné à la reprise de contact avec l'ici et maintenant. Ce jour est livré à l'entièvre discréction du procédant. La route des chapelles, des cathédrales, des anciens sites mégalithiques, des antiques forêts sacrées comme Brocéliande est particulièrement recommandée.

La meilleure formule est de travailler le matin, de huit heures à midi. L'après-midi est libre, pour l'écriture, la promenade et la glande.

En tout début de séance, les rêves de la nuit sont évoqués et expliqués, remis dans leur contexte. C'est le moment des réponses aux questions.

Et la séance peut commencer. D'abord la position de montée d'énergie, puis le chevalet, enfin la descente du point d'assemblage de la conscience dans les profondeurs. La durée de ces positions doit s'allonger à chaque séance. Selon la résistance de l'impétrant, elle sera comprise entre sept minutes et une demie heure.

Seulement on n'a que huit jours pour faire le boulot de trois semaines. Jeff me propose un travail intensif avec deux séances par jour. Pas d'après-midi libre.
- Ça sera épaisant, prévient-il, mais je pense que ça suffira.

Une fois encore, je décide de lui faire confiance. Il me remet une liste de matériel indispensable : de quoi dessiner, colorier, écrire. Des photos de ma famille, mon arbre généalogique jusqu'aux arrière grands-parents, et enfin une

biographie d'une douzaine de pages. J'ai réuni tout ce matériel avec le plus grand sérieux. Mais la biographie me posait problème.

- Ne te casse pas trop, me dit Jeff. Je ne te demande pas d'écrire un livre. Des notes suffisent. Style télégraphique. La forme ne compte pas. Cette biographie doit me servir de guide. Seul son contenu est important. Et ça, je ne peux pas l'inventer.

- Oui, mais douze pages...

- Oh, tu peux en faire moins, dit-il.

- Tu rigoles ! J'aurais déjà un mal de chien à faire si court...

Jeff a un petit gloussement d'ironie. Banco ! Si j'ai envie de lui en pondre une tartine, il lira.

- De toutes façons, cette biographie, dis-toi que jamais plus tu ne l'écriras comme tu vas l'écrire. Après l'arcane 13, ta vie que tu crois si bien connaître, tu la verras d'une toute autre manière.

Sur le coup, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire. Ou plutôt, ce que j'ai compris m'a semblé si invraisemblable que j'ai enfoui l'info. Maintenant j'apprécie. Il me donnait là une belle clé. Un peu trop tôt. Je n'avais pas encore trouvé la serrure.

Le vendredi 25 septembre, j'arrive au domaine. Les séances ne commenceront que le lundi, mais ce week-end préparatoire est nécessaire. Lama est venue avec un ami de rencontre, Doudou, brillant astrologue. Jeff leur propose de travailler sur les arbres. C'est ce que nous faisons. Tous les quatre, nous dressons la liste des questions que nous voulons poser aux arbres. Ensuite, nous interrogerons des sujets appartenant à différentes espèces.

- L'idéal serait d'interroger un même arbre à différents moments de la journée, suggère Lama.

Je dois dire que cette promenade dans le domaine m'a enthousiasmé. Les rencontres avec un bouleau, un chêne, un eucalyptus, et quelques autres, remplissant nos questionnaires, faisant vibrer nos pendules sur trois sortes d'échelles, comparant nos données, échafaudant des hypothèses, scrutant les cœurs et les écorces... Les arbres sont plus proches de nous que certains animaux. Ils parlent, ils sentent, ils se souviennent. Ils éprouvent des émotions. Certains sont grognons, d'autres accueillants. Certains sont solaires, d'autres lunaires. Il y a des arbres guerriers et des arbres guérisseurs. Il y a aussi une forêt de simples soldats, des arbres qui n'ont rien à dire, ou si peu.

La journée passe comme un enchantement. C'en est un... Le soir venu, quand Jeff célèbre le rituel du taste-whisky, l'ambiance est au chahut. Nous sommes tous ravis, saoulés de grand air et de soleil, gorgés d'impressions rares, heureux d'être ensemble. Doudou que je ne connaissais pas m'est devenu familier. La veillée est une fête dont le tourbillon repousse mes craintes. Au fond, j'appréhende ce qui m'attend lundi. Je n'en laisse rien paraître, mais Lama s'en rend compte. La fine mouche y est passée, elle sait ce que c'est. Moi

pas. Avant son départ, elle me prend dans ses bras.

- Tu vas passer une semaine que tu n'oublieras jamais, me dit-elle. La plus belle semaine de ta vie.

Elle parle avec une telle conviction que je vois la semaine se dérouler en moi, comme un film de mes émotions à venir. J'y vois de la peur, de la honte, de la douleur. J'y vois des explosions d'énergie et de rire. L'ensemble me laisse une impression mitigée, où la crainte domine le désir. Bien sûr, je vais le faire, pas de dégonflage, c'est vital, ça ne se discute même pas. Pourtant je traîne des pieds. Lاما le sent. Elle plonge dans les miens ses yeux interminables où je me perds si souvent. Elle m'envoie une onde de paix. Une douceur qui donne la force.

- Veinard, me dit-elle. J'aimerais bien être à ta place.

Elle est sincère. Elle m'envie. Je me surprends à m'envier aussi. Elle sait faire de moi, chaque fois, le spectateur de mes actes et de mes pensées. Cette qualité qu'elle distille si bien est essentielle dans notre parcours intérieur. Jeff l'appelle la distanciation.

Etre distancié, c'est se mettre hors d'atteinte, hors de portée des coups durs. Ainsi disparaît la souffrance. Non que la vie se transforme soudain en un jardin de roses. Mais le guerrier, grâce à la distanciation, n'est plus la proie de ses passions négatives. Les emmerdes n'en sont plus vraiment. On n'est plus sali par la boue.

Malheureusement, la distanciation n'est pas mon pain quotidien. Je l'atteins sans peine avec l'aide de Jeff, je la garde assez bien tant qu'il est là, elle m'abandonne lâchement, insidieusement, dès que je suis livré à moi-même.

Le dimanche soir, quand je me retrouve seul avec Jeff, je suis à crans.

- Eh bien, me dit-il avec un bon sourire, le moment est venu de prendre ta purge.

Ce nettoyage est indispensable. Jeff y tient absolument. Dès demain, nous arrêtons le café, les excitants et la viande. Qui veut "mens sana" doit chercher d'abord "corpore sano".

Après un dîner symbolique, je vais me coucher pour cuver ma trouille. Le purgatif me fera lever plus d'une fois cette nuit-là.



La pièce dans laquelle je vais passer la semaine est d'un dépouillement monacal. Murs blancs, plancher nu, une étroite fenêtre aveuglée par un rideau lourd. Deux meubles : un matelas et le chevalet. Ce délicieux instrument de torture est un banal tréteau sur lequel est enroulée une couverture.

- Pour le confort, précise Jeff sans ironie.

Par terre, contre un mur, une photo du Christ en mandorle de l'abbaye de Vézelay. Jeff l'éclaire à l'aide d'une bougie. Il allume aussi un bâton d'encens.

- Nous commencerons chaque séance par une méditation, explique-t-il. Le matin, nous nous servirons de ce Christ. L'après-midi, je choisirai une arcane du tarot.

Il se déchausse et me montre la position de méditation qu'il recommande : à genoux, les fesses sur les talons. Les reins sont cambrés, la tête droite. Pour éviter une tension désagréable dans les couss-de-pieds, on peut se glisser un coussin sous le derrière. La position doit pouvoir être tenue confortablement, sans crispation ni fatigue, pendant aussi longtemps qu'il faut.

Jeff commence la méditation en fermant les yeux. Il imprime son buste une légère oscillation latérale.

- Tu te balances un peu, tu laisses ton corps trouver son assise, là, sans forcer, et pof ! D'un seul coup, ton corps se centre, c'est comme si tu avais avalé un parapluie. Tu es stabilisé. Tu ouvres les yeux, tu regardes le Christ de Vézelay.

Ce que je fais, Le sculpteur a déliré dans les plis de sa robe. Sur la hanche droite, il y a une spirale qui me fascine.

- Entre dans cette spirale. Avec les yeux, tu la parcours comme si c'était le labyrinthe de Chartres. Tu tournes vers le centre, tu t'enfonces de plus en plus dans l'œil de la spirale...

Je ressens d'abord un vertige, une aspiration qui m'entraîne au cœur de la sculpture. Je vois un tunnel bleu nuit. Et je ressens une paix céleste, une harmonie plus qu'humaine. Je suis le témoin invisible d'une scène étrange : le maître qui a sculpté ce Christ avait un apprenti. Un tout jeune homme. A l'heure du repas, je vois le maître donner son pain à l'apprenti. Celui-ci refuse un peu, mais la faim est la plus forte. Dans le cœur du vieux sculpteur, je lis un tel abandon, une sérénité si parfaite... Ce maître a fait le don de sa personne. Quelle grandeur d'âme ! J'en ai les larmes aux yeux.

C'est bouleversant, me dit Jeff. Tu ne verras sans doute jamais la même image, mais à chaque fois, si tu suis des yeux la spirale, tu entreras dans l'image. Tu entreras dans ceux qui l'ont faite. Tu verras, de l'intérieur, qui étaient ces gens. De quelle étoffe ils étaient faits. Tu comprendras ce qui les anime. Et tu seras émerveillé.

Je l'étais. J'aurais voulu que cette méditation bienfaisante ne s'arrête jamais. Mais déjà Jeff se relève.

- Bon. Nous allons passer à la suite. Comme je te l'ai dit, la tenue est la plus simple qui soit.

Je me déshabille donc. Jeff me montre la position dite de montée d'énergie. Debout, jambes fléchies, pieds parallèles écartés de 40 cm, reins creusés, tête et dos droits, bras pendants le long du corps... La seule difficulté tient dans les

jambes fléchies. Plus elles sont fléchies, plus la position est pénible, plus l'effet est rapide. Il faut savoir ce que l'on veut. Si l'on choisit de se ménager, on plie à peine les jambes, le supplice devient très supportable. Mais il dure des heures. C'est sans bénéfice...

J'essaie donc de plier au maximum. Certains points de mon corps se mettent à vibrer. Mes cuisses deviennent parfois si douloureuses que je ne puis réprimer un haut-le-corps qui me déséquilibre. Je reprends la position au plus vite. Soudain, je sens mon bras gauche trembler comme un fou. J'essaie de contrôler cette mini crise de tétanie, quand la voix de Jeff me tire du brouillard.

- Laisse faire ton bras... Ne retiens aucun geste. Tous ces mouvements désordonnés sont utiles, c'est le nettoyage qui commence. Laisse ton corps faire le travail... Ne retiens rien...

Je ne m'applique donc qu'à une seule chose : garder les jambes bien pliées. Mon bras repart dans sa danse de Saint-Guy. Je laisse faire. Je le sens qui monte bientôt jusqu'à l'horizontale.

- Laisse faire, dit Jeff. Laisse faire ton corps...

Je ne fais que ça, même si ça me déroute un peu, j'ai lâché les commandes. La douleur aux cuisses, un temps intolérable, a quasiment disparu. Je sens la sueur ruisseler sur mon visage et sur mon buste. Je n'en ai cure. Je laisse tout faire... Je tiens cette position une dizaine de minutes, quand Jeff me dit d'arrêter. J'ouvre les yeux, la pièce danse un peu, mais dans l'ensemble je me sens en super forme.

Fini de rire. Je m'installe sur le chevalet. La position est simple : en équilibre sur les reins. Et, comme l'a dit Jeff, il y a une couverture enroulée dessus, pour le confort...

Dieu du ciel ! C'est encore plus pénible que ce que je craignais de pire ! Pas possible, ouaaaah ! Combien de temps je vais rester là-dessus ? Dix secondes ? C'est déjà l'enfer. Mes reins sont broyés par une poigne de fer. Je me sens défaillir. La sueur ruisselle sur moi comme la pluie. Un... Oui, c'est ça, un accouchement. Voilà le genre de plaisir que doivent ressentir les femmes en accouchant...

Je tiens une minute qui me semble un siècle, puis, vaincu, je me redresse d'un bond.

Aïe, aïe, aïe ! Qu'est-ce que j'ai fait là ! A me redresser si brusquement, mes reins, déjà broyés, n'ont pas tenu le choc. Dans une douleur fulgurante, je m'écroule à terre, brisé. Jeff m'aide à me traîner jusqu'au matelas, où je me répands comme une fausse nouvelle. Dormir, oublier !

Mais non, le travail commence. Étendu sur le dos, les yeux fermés, un coussin glissé sous les reins, jambes pliées. Je garderai cette position pendant toute la

séance. La voix de Jeff me parvient, si lointaine qu'elle semble issue d'un autre monde. Il chuchote. Dans la pièce, le noir est complet.

- Ferme les yeux, détends-toi bien, mais surtout garde les reins creusés. Que vois-tu ?

Et le voyage commence par des sensations colorées. Puis des formes floues. J'ai appris à focaliser, le brouillard ne résiste guère. Les formes colorées deviennent des personnes. Je suis parmi elles, l'une d'elles. J'assiste à une scène inconnue, tirée du passé lointain de cette planète, et pourtant je n'y assiste pas : je suis l'un des acteurs de ce lointain passé. A la différence des visions que j'ai pu avoir auprès des mégalithes, ressenties comme un spectacle poly-sensoriel, ici je me sens vivre l'action dans mon corps, de l'intérieur. Je suis moi, et moi est quelqu'un d'autre, que je ne connais pas. Et qui m'est si familier !

La voix douce de Jeff me guide dans cette féerie déconcertante. Il me fait voir les fils qui pendent auxquels je m'accroche. Commence la ballade la plus hallucinante de ma vie. Ça roule tout seul. Une scène en amène une autre, les époques s'enchaînent ou se permutent, je ne censure pas, j'apprends à ne m'étonner de rien, j'apprends le non-faire, quand le corps, directement mû par l'inconscient, fait le travail en automatique.

Le premier monde que j'assemble est un monde noir. Non pas uniformément noir, mais composé matières vibrant selon différentes de surfaces, de formes et de intensités de noir. Certaines surfaces sont plus ou moins brillantes, d'autres sont mates. La lumière est noire, elle aussi. Je plane sans bruit ni mouvement au dessus d'une surface lisse, d'un noir mat, où brille un quadrillage d'un noir plus vif.

Puis j'ai l'impression de crever un mur de brouillard et un autre monde s'assemble. J'y suis quelqu'un d'autre. Une femme !

yih tsin

Je m'appelle Yih Tsin. Aujourd'hui, j'ai treize ans. Peï Tchong-Li, le vieil ermite, est venu m'éveiller très tôt ce matin. Ma toilette a duré quatre heures. D'abord, trois bains aromatiques. Puis une épilation complète à la cire. Puis des crèmes parfumées sur tout le corps et du fond de teint blanc sur les parties découvertes, visage, cou et mains. Enfin l'habillage, qui n'est pas la plus mince affaire : à lui seul, le noeud de mon kimono demande une demie-heure de travail. Quand tout est terminé, le vieux Peï s'assied en lotus. Je m'agenouille devant le miroir qu'il tient pour moi, et je pose moi-même les fards sur les pommettes, les lèvres et les paupières. Je dois être sublimement belle pour ce

soir, à la cérémonie.

Au fond de moi, malgré toute l'importance que ces rituels revêtent pour les moines qui m'ont élevée, je commence à en avoir ma claque de ces séances de poses interminables en face de trois chimpanzés à demi séniles qui me dévorent des yeux.

Je suis née dans ce monastère et je n'en suis jamais sortie. Ma mère, que je n'ai pas connue, est arrivée ici plusieurs mois avant ma naissance. Sur la natte qui allait devenir mon lit, elle m'a enfantée dans cette pièce de quatre mètres sur trois qui est tout ce que je connais du vaste monde. Depuis ma naissance, je suis recluse. Emmurée vive.

La pièce où je vis se résume à douze mètres carrés de carrelage noir, une natte sombre couleur de terre cuite et des murs nus sans la moindre fenêtre. Une seule porte, souvent verrouillée, donne sur un couloir long d'une quinzaine de mètres, taillé dans le roc, menant à une pièce un peu plus grande, également aveugle. A l'autre extrémité de cette salle, une porte laisse entrer, de temps à autre, les quatre moines qui sont les seuls êtres vivants que je connaisse. Parmi eux, le vieux Peï est mon complice. Lui seul me traite avec des égards qui tiennent lieu, pour moi, de l'amour d'une mère et de l'affection d'une famille.

J'ai aussi un bonheur secret : dans le couloir, une sorte de faille, une fissure dans le roc laisse parfois venir jusqu'à moi un divin courant d'air qui m'apporte les senteurs du monde. Voilà tout mon horizon où le temps semble immobile. Pas de nuits, pas de jours. Mes années se comptent en soleils et mes mois en lunes. Mots qui, pour moi, sont vides de sens...

Il me semble que si je reste plus longtemps encore dans cet isolement, je vais devenir folle. Peut-être le suis-je déjà ? Devant mon désarroi, Peï a résolu de m'aider. J'ai quinze soleils depuis une lune quand il m'apporte un breuvage d'exil.

- Bois cette potion, me dit-il, et tu pourras sortir d'ici.

A peine l'ai-je bu qu'une douleur intolérable me tord le foie. Je tombe inanimée sur le sol. Mon corps est devenu rigide. Mon a cessé de battre. Et pourtant je suis consciente. Un moine entre dans ma chambre. Malgré mes paupières closes, je peux voir l'expression effarée qui se peint sur ses traits. Il appelle le Supérieur qui me déclare morte.

A présent, je suis dehors. J'ai réussi. Dehors ! La cour du monastère me semble tellement vaste... Les moines m'ont allongée sur un bûcher funéraire. Je sens l'air frais du soir me caresser la peau. Ce vent libre et pur n'a que peu de rapports avec le souffle ténu du couloir. Que le monde est donc merveilleux ! Malgré la douleur atroce au foie, je suis folle de bonheur. J'ouvre les yeux.

La voûte céleste est noire comme le plafond de ma chambre, avec des centaines de clous brillants qui font toute la différence. Les étoiles! Et cette tranche de melon d'eau, au dessus de la muraille, qui diffuse une clarté douce et fraîche, c'est l'astre de la nuit, c'est la lune! Je voudrais pouvoir la regarder assez longtemps pour la voir s'arrondir et fondre à nouveau, comme le vieux Peï me l'a expliqué. Mais le temps presse. Je me redresse. La cour est déserte. Je n'ai qu'une pensée : m'enfuir. Maintenant!

D'un bond, je suis sur la muraille. Une dizaine de mètres plus bas, c'est la liberté. Je me laisse glisser le long d'un oriflamme orange. Il est solide et providentiel. Au prix de quelques acrobaties, me voici dans la montagne. Libre! Je cours sur un sentier. Le raidillon longe un précipice. Mes pas mal assurés pourraient à chaque instant me projeter dans le vide, mais je n'en ai cure. Je veux sentir le vent sauvage et fou dans mes cheveux. Les pans de mon kimono claquent en rythmant ma course.

Quelle est cette silhouette noire adossée à la paroi rocheuse? Brisée dans mon élan, je m'approche avec circonspection. C'est une vieille femme qui me demande son chemin. Elle s'est égarée dans la montagne et la nuit l'a surprise loin du village. Serais-je assez aimable pour la remettre dans la bonne direction ? Bien sûr, mais comment le saurais-je, moi qui ne suis jamais sortie de ma prison ? Nous cheminons ensemble, je sens le regard sournois de la vieille qui m'observe à la dérobée, sans doute a-t-elle compris d'où je viens. Qu'y puis-je ?

Après deux heures de marche, nous apercevons des lumières. "Les feux du village, dit la vieille. Nous serons bientôt en sécurité. Je n'en suis pas fâchée, car ces chemins de montagnes sont pleins de périls qui se cachent dans la nuit. N'as-tu pas peur, petite ?"

Je réponds par un grognement indistinct. De quoi aurais-je peur, moi qui ne connais rien ? D'autre part, je suis trop essoufflée pour faire la conversation. Mon cœur bat la chamade, la tête me tourne, j'ai des crampes aux mollets et toujours ces élancements atroces au foie. Jamais je n'ai fait autant d'exercice. Le breuvage et les émotions m'ont brisée. Dans la première grange, je me laisse tomber sur la paille et je m'endors d'épuisement.

Je suis réveillée par une sensation de lumière très vive. C'est le soleil ! Sa clarté éblouissante filtre à travers les planches disjointes. La beauté du monde éclaboussé par sa lumière me coupe le souffle. Je me rue hors de la grange pour l'admirer tout mon soûl. Le choc est brutal : ce n'est pas du tout ce que j'attendais.

Je me suis presque heurtée au Supérieur. La grange est encerclée par son escorte. Toute fuite est impossible. Docile et brisée, je reprends le chemin de la montagne. Durant le trajet, pas un mot ne sera échangé entre nous. Le Supérieur ne daigne pas même poser les yeux sur moi. Malgré mes efforts, je

trébuche sur les cailloux. Dans mon dos, j'entends les moinillons de l'escorte qui chuchotent à mon propos.

Mon arrivée au monastère ne laisse pas de me surprendre. Une foule de vieux moines et de novices se pressent dans la cour pour voir le retour au bercail de la brebis perdue. Pourquoi ai-je pris tant d'importance à leurs yeux, moi qui n'étais rien ? N'ont-ils rien de mieux à faire ? N'est-ce pas l'heure de l'étude ? Les voici qui m'acclament ! Je comprends brusquement : ils ont vu mon cadavre, et pour eux j'ai vaincu la mort.

Très bien. Pourquoi les détromper ? Ce pseudo-miracle fait mon affaire. S'ils me prennent pour une sainte, ils me traiteront différemment. Hélas ! Je reconnais cette porte où l'on m'entraîne. Ils me remettent dans ma chambre. Un ordre bref du Supérieur et l'un des moines me dépouille de mon kimono qu'il emporte en refermant la lourde porte. Le claquement des verrous résonne longtemps dans ma tête vide...

Le voyage est fini, le vaste monde s'est refermé comme une parenthèse, me voici cloîtrée pour toujours. Dans ma solitude retrouvée, je caresse le projet de mettre fin à mes jours. Pour de vrai, cette fois. Mais comment le pourrais-je ? Je n'ai sous la main que la soie de mon kimono et les poudres de mes maquillages. M'étrangler dans un brocart ? Absorber les fonds de teints en espérant qu'ils m'empoisonnent ? Les moines ont prévu cela : mon coffre est vide. Je suis nue sur le sol nu, car ils ont même retiré la natte qui me servait de couche.

Trois jours s'écoulent. Ou bien trois siècles ? Je n'ai vu qu'un seul moine qui, par trois fois, est venu me faire boire et manger, en remportant tout avec lui. J'ai faim. J'ai froid. J'ai mal. Mon nouvel état est mille fois pire que le premier. Enfin, on vient me chercher.

On me fait enfiler un kimono tout simple, dont la rude étoffe m'irrite la peau. Pas de bain parfumé, pas de maquillage, pas de cérémonie. On m'entraîne à pas vifs le long de corridors interminables, jusque dans une salle gigantesque, décorée du sol au plafond. Le Supérieur y trône en tenue d'apparat. Les gardes qui m'accompagnent m'intiment l'ordre de me prosterner. Je n'ai pas le choix. Après un instant qui s'étire, interminable, le Supérieur daigne s'apercevoir de ma présence.

- Tu n'es plus pure à présent que tu es sortie d'ici. Si tu le désires, tu peux quitter cet endroit. Nous n'avons plus besoin de te garder. Si tu souhaites rester, les cuisiniers te montreront ton travail. Va !

D'un seul mot, j'étais libre ! Mon statut s'était effondré ! Le Supérieur avait dit : "Si tu le désires, tu peux quitter cet endroit." Et comment, que je le désire ! Sans réfléchir une seconde, je sors. Je quitte sans retour ni regret cette prison qui fut mon royaume.

Dehors, il fait grand jour. Le soleil brille plus fort que mille lampes. L'herbe verte est comme une fourrure soyeuse sous mes pieds nus. Les oiseaux me frôlent de leur aile en me chuchotant les secrets de la liberté. Je sens mon cœur qui bondit dans ma poitrine comme ces cabris sur l'autre versant de la montagne. Que de merveilles dans le vaste monde qui déroule devant moi ses splendeurs ! Un ru descend en cataracte. Ôtant la guenille râche que les bons moines ont eu l'obligance de me laisser, je prends une douche glacée en m'ébrouant de bonheur. Où irais-je ? Au village. Pour quoi faire ? Retrouver cette ignoble vieille et la battre. Ma décision prise, je me roule dans l'herbe tendre pour me sécher, puis je reprends ma route d'un pas guilleret. A nous deux, la vieille !

Le chemin me semble beaucoup plus court. Je commence à comprendre ce que marcher veut dire, je sens avec bonheur mes muscles jouer sous ma peau, j'exulte à l'idée que ces vieux moines simiesques et ridés ne me forceront plus jamais à ces comédies débiles, quand je devais leur débiter toutes les sornettes qui me passaient par la tête. Maintenant, la vie n'est plus un rêve.

Le chemin cette fois me semble beaucoup plus court. Me voici au village. C'est jour de marché. Les ruelles sont pleines d'une foule bigarrée toute vibrante de cris et de rires. Dans l'air flotte un parfum pénétrant, fait d'encens, de santal et de fruits mûrs. Dans certains recoins, l'odeur devient épouvantable. J'y décèle des relents d'urine et de pourriture.

Comme par magie, la vieille surgit devant moi parmi la cohue. Mon sang ne fait qu'un tour. Je me jette sur elle, qui ne m'a pas attendue et détale en troussant sa jupe violet fané sur ses jambes nues. Une course-poursuite s'engage à travers les sacs, les étals à même le sol, les animaux et les chalands qui nous maudissent. Moi, je m'amuse comme une folle. Bousculade, cris furieux, jarres brisées, insultes et rires des enfants. Jamais je n'avais joué avec un tel abandon.

Tapie dans une encoignure, la vieille attend sa dernière heure avec une lueur de frayeur haineuse dans le regard. Sa peur me désarme et, pour la première fois de ma vie, j'éclate de rire. Un autre rire me répond en écho. Celui d'un homme mûr, qui se tient derrière moi, qui a tout vu et qui s'en régale. A son regard, je constate que je suis jaune de safran et barbouillée d'épices des pieds à la tête. Il rit avec moi. Profitant de l'aubaine, la vieille a détalé sans demander son reste, mais c'est le cadet de mes soucis. Rien ne compte plus que ce torrent de rire qui m'emporte avec ravissement. L'homme se tient les côtes, car un tel rire est forcément contagieux.

Il tient un commerce de grains. Sans hésiter, il accepte de me prendre avec lui dans sa boutique. C'est donc en jouant à la marchande que la vraie vie commence pour moi. J'apprends à manier la balance. A verser les lentilles blondes, brunes, vertes ou rousses dans les cornets de papier de riz. A faire couler les grains de riz dans les cabas de toile écrue. A sourire aux clients...

Ça, j'adore.

Les clients aussi. Surtout les garçons. Il paraît qu'on n'avait jamais vu autant de garçons faire les courses chez le grainetier. Il ne s'en plaint pas, c'est bon pour le commerce. Moi non plus, je ne m'en plains pas. L'un d'eux, le jeune Fu-Yu, a le pouvoir d'élargir mon sourire jusqu'aux oreilles. Quant aux délicieux frissons qui me parcourrent l'échine lorsque nos mains se frôlent, je doute qu'ils fassent partie de la courtoisie commerciale...

Le grainetier qui m'épie découvre notre manège. Je lui avoue mon faible pour Fu-Yu. Il entre alors dans une fureur noire, et la gifle féroce qu'il m'envoie sans raison achève de m'ouvrir les yeux. Cet homme a des visées sur moi. Il a l'âge d'être mon père, peut-être même l'est-il, ce qui ne l'empêche pas de convoiter mon corps. Je suis horrifiée. Encore un vieux pervers ! Tant pis pour Fu-Yu et nos frissons mouillés, je m'enfuis la nuit même sans esprit de retour.

Comme je ne sais pas où aller, je n'ai qu'à marcher droit devant moi. Je n'emporte rien. Les beaux vêtements que je portais à la boutique sont au grainetier. Je ne veux rien lui devoir. J'ai donc passé la guenille grossière que les moines m'avaient laissée. Elle est courte, elle ne me gène pas pour marcher. Mais elle ne me protège guère du vent glacé qui hurle dans la montagne. Toujours plus haut, courant presque, je fuis sans me retourner. Je sais que je ne peux pas me reposer, le froid me tuerait sur place. Et puis je désire mettre la plus grande distance entre le marchand de grains et moi. Le lendemain soir, à demie morte de fatigue et de faim, j'arrive dans un hameau.

Quelques pauvres masures sur pilotis qui s'agrippent au flanc de la montagne. J'avise la seule échoppe de l'endroit, qui fait aussi salon de thé, si j'ose dire. J'y suis accueillie par une ribambelle d'enfants en guenilles, sales comme des peignes, mais dont le sourire éclatant de blancheur illumine le visage. Leur père m'explique que cette boutique nourrit à grand'peine la famille de douze personnes et qu'il leur est impossible de prendre en charge une nouvelle vendeuse. Voyant mon désarroi, il m'offre un bol de riz avec du dal, préparation à base de lentilles bouillies, ainsi qu'une natte dans un coin de la salle commune pour y finir la nuit.

Au matin, le père écoute mon histoire et me conseille de chercher refuge auprès de l'ermite, le vieux Peï. Mon protecteur jouir jusqu'en ces lieux reculés d'une réputation de saint homme et de guérisseur qui me surprend un peu. Jamais je n'aurais imaginé que Peï puisse avoir tant d'activités à l'extérieur du monastère qui était pour moi tout l'univers. Pourtant, je savais bien que Peï n'était pas cloîtré comme les moines. Un ermite, comme son nom l'indique, vit seul dans un endroit solitaire. Mon vieux complice n'échappait pas à cette règle.

Alors pourquoi ne pas aller le retrouver dans son ermitage ? N'est-il pas une sorte de père pour moi ? Ce boutiquier m'a ouvert les yeux. Il me met sur la

bonne direction et je prends congé sans perdre une minute : l'ermitage est à deux jours de marche.

Je ne mettrais qu'un jour et une nuit pour y parvenir. La joie de me servir de mes jambes me fait oublier les courbatures. Et plus j'avance, plus j'ai hâte de revoir Peï. Je traverse le village du marchand de grains au milieu de la nuit, et j'en suis ravie : ainsi je ne risque pas de fâcheuse rencontre.

J'arrive enfin à l'ermitage. Une question m'obsède. J'ai demandé, plus bas, ma route à un petit chevrier. Je craignais de ne pas trouver le vieux Peï à son ermitage. Le chevrier m'a ri au nez.

- Où donc irait-il ? L'ermite doit entretenir le feu, dit l'enfant.

Le vieux Peï garde un temple où brûle un feu qui ne doit pas s'éteindre. Ce qui veut dire qu'il ne peut jamais s'éloigner du temple plus d'une heure. Or le monastère est à quatre heures de marche. Et j'y ai passé de longues heures, presque tous les jours, avec un ermite censé entretenir son feu loin de là. J'allais lui demander des éclaircissements, mais son attitude m'a fermé la bouche.

Je ne l'ouvre que pour avaler un breuvage de sa composition, aussi amer que le précédent. A nouveau, j'ai mal au foie. L'ermite m'ôte la tunique grossière qui est mon seul vêtement, il m'enterre vive à la lisière de la forêt. Seule dépasse ma tête. Je reste ainsi trois jours. D'étranges images défilent dans ma tête. Des peurs, des désirs flous m'obsèdent. Quand il me déterre, j'ai oublié jusqu'à mon nom. Je ne sais plus rien. Mon esprit est vierge, prêt à recevoir sa première impression.

C'est le bon visage de Peï penché sur moi. Dès que je le vois, je l'aime comme mon père. Je veux passer ma vie auprès de lui. Je reste à l'ermitage. J'apprends à soigner comme mon maître Peï. Je n'ai pas de passé, je suis née quand il m'a fait sortir de terre.

L'ermite finit par mourir. Tout naturellement, je prends sa place auprès du feu sacré. Je continue à vivre comme je l'ai toujours fait. Dans l'esprit des gens simples de ces montagnes, si je suis la gardienne du temple qui guérit, j'ai hérité des pouvoirs de mon maître. Je suis sceptique. Bien sûr, avant de mourir, Peï a eu le temps de me transmettre quelques conseils. Ce sont des trucs, des recettes simples à base d'herbes et de feuilles, de la poudre aux yeux sans l'étincelle d'énergie qui les rend efficace. Celle de Peï. Moi, je ne suis rien. Je ne sais rien. Je ne peux rien.

Plus je leur dit, plus ils m'aiment, ces fous de montagnards. Un matin, on m'amène un jeune garçon atteint du haut mal. Devant moi, il se roule à terre, convulsé, blanc comme la craie. Du sang coule de sa bouche : il s'est mordu la langue dans son délire. Je suis saisie de pitié. Je fais des gestes que j'ai vu faire à Peï. Sans le toucher vraiment, je façonne autour de lui son corps subtil.

Il n'en avait plus. J'ai dû le faire redescendre autour du corps physique désemparé.

L'enfant s'apaise. En quelques minutes, il est souriant. Tout à fait normalement, il me demande des nouvelles de ma santé intérieure, selon la coutume, comme s'il venait me rendre une visite amicale à l'ermitage. La mère est en larmes. La joie lui fait perdre la langue, qu'elle a pourtant bien pendue.

Le père de l'enfant me met dans un grand embarras. Il se jette à mes pieds. Je veux le relever, mais ses bras m'entourent les jambes, je crains que nous ne tombions tous les deux. La situation est très embarrassante. J'attends qu'il relâche son étreinte en essayant de garder ma paix intérieure. La mère me regarde, les yeux ruisselants, en se tordant les mains. Puis ses yeux se tournent vers son fils, souriant et détendu. Et elle sanglote de plus belle.

Un tel événement ne reste pas caché. Peu après, toute la montagne sait. De village en hameau, de pâture en verger, le bruit de mes exploits me chatouille les oreilles. Les visiteurs se font nombreux. De loin, parfois, on m'amène les malades, éclopés, infirmes ou simples d'esprit. C'est ceux que je préfère. Je sais toujours comment m'y prendre avec eux. Et si je ne les guéris pas tous, je leur apporte de la paix et du réconfort. Je me sers un peu des trucs de mon maître Peï, de ses breuvages amers et de ses tours de passe-passe. Mais le plus souvent j'improvise. J'ai mes trucs à moi, comme le *regard d'amour*. C'est une façon que j'ai de regarder les gens droit dans les yeux, avec toute la paix et la sympathie dont je suis capable, qui les apaise aussitôt, et qui peut même en guérir certains.

Un jour, des cavaliers en armes arrivent à l'ermitage. Ils viennent de la grande ville au bord du fleuve, à des journées de marche. Ils sont au service d'un très puissant Seigneur de Guerre dont le fils unique est mourant. Le puissant seigneur a entendu vanter mes mérites. Aussi dois-je les suivre sans tarder jusqu'au palais seigneurial, où le fils du logis attend mes soins dans un dernier espoir.

Je n'ai d'autre issue que de les suivre, confiant la garde du temple et l'entretien du feu à ce jeune homme que j'ai guéri en premier, et qui depuis ce jour ne quitte guère l'ermitage et ma compagnie. J'ai toute confiance en lui, je sais qu'il veillera le feu avec un soin jaloux. Le voyage est pénible. Les cavaliers n'ont pas fait mine de me prendre sur une de leurs montures. La longue marche et le temps lourd de la plaine m'ont éreintée.

A peine arrivée dans le palais du Seigneur de Guerre, on m'amène en présence de son fils. Étendu sur des coussins précieux, comme évanescents, il flotte au dessus de sa couche. La mort est sur lui, rien ne peut arrêter le cours des choses. Cet enfant est déjà dans un autre monde. Dès le premier contact, je sais que je ne peux rien pour lui. Toutefois, ces gens ont placé tant d'espoir en moi, ils me font une si grande confiance, j'ai fait moi-même un long voyage

tellement éprouvant, je ne peux pas tourner les talons sans tenter quoi que ce soit. Le ferais-je qu'ils me tueraient sur le champ.

Bon. Il faut ruser. Cette comédie de guérison m'est odieuse, mais je n'ai guère le choix. Puis je me prends au jeu. Je fais mon regard d'amour, je concentre tout mon vouloir sur la force de vie, je suis tellement absorbée que je décolle de quelques centimètres. Lévitation. Ça m'est déjà arrivé à l'ermitage, mais je n'y ai jamais attaché d'importance. Autour de moi, des murmures émus m'avertissent que cette fois, mon exploit involontaire n'est pas passé inaperçu.

Mais c'est bien le seul prodige que je puisse accomplir ici. J'ai beau utiliser tous mes trucs, toute la science du vieux Peï, je ne vois rien, je ne peux rien contre le mal de cet enfant. Il meurt dans mes bras. Je reste un instant immobile, recueillie près du cadavre, puis je me lève pour me retirer. De partout, des serviteurs se précipitent en tout sens, hurlant leur douleur sans retenue. Je me demande combien de temps ils me laisseront en paix ? Assez longtemps pour que je m'éloigne du palais ? Où me cacherai-je dans cette ville inconnue ? Et fuir ainsi, n'est-ce pas avouer ma culpabilité ?

On m'arrête au portail. On me traîne devant le seigneur plus terrible que jamais. Il écume. Ses larges mains tremblent, s'ouvrant et se fermant convulsivement, tandis qu'il jappe des ordres brefs.

- Voilà donc cette sorcière, rugit-il en m'apercevant. Qu'on lui fasse subir l'ordalie du feu !

Alors tout se passe très vite. On me dépouille de mes vêtements et l'on renverse sur mon corps nu plusieurs braseros de braises ardentes. Je ne sens même pas la chaleur, tandis qu'une odeur de chair grillée monte avec la fumée qui crétipe. Je sais que je ne suis pas blessée. Ma peau ne porte pas une trace de brûlure.

L'assistance est pétrifiée. On me prend pour une sainte. Personne ne peut savoir d'où me vient ce pouvoir, pas même moi. J'ai appris ça pendant ces années cloîtrées dans le monastère, mais je ne m'en souvient pas. Pourtant, avant l'ordalie, je savais que le feu ne me ferait pas de mal.

Une sourde exclamation parcourt l'assistance. Chacun semble effaré, plein de crainte et d'admiration. Le seigneur lui-même se prosterne devant moi. Alors je réalise que je suis encore en lévitation. Je flotte au dessus du sol. Ils n'en reviennent pas. Alors, sans toucher terre, je sors du palais et je quitte cette ville sans me retourner. J'ai hâte de retrouver ma retraite paisible et la compagnie de la nature sauvage.

Pourtant, à mesure que je me rapproche, je comprends que ma tranquillité est finie. Plus rien ne sera jamais comme avant. Le bruit de mes exploits, amplifié par la distance et l'importance du Seigneur de Guerre, me précède sur le

chemin du retour.

La fin de ma vie se passera en guérisons et en méditations. Je suis entourée sans cesse par des gens qui réclament mon aide. Je ne fais rien pour eux, cependant ils repartent guéris, chantant mes louanges. Je ne vois pas comment je suis morte, je crois que j'ai disparu un beau soir, pfffft, évaporée sous les yeux des malades. Je suis montée tout droit vers le monde noir que j'avais si bien connu durant toute mon enfance. Alors seulement j'ai compris ce qui se cachait derrière le mur de ma seconde naissance. J'ai vu l'autre visage de Peï. Et tout s'est dissout dans une vie bien plus vaste.

manua va té

Je m'appelle Manua Va Té. Je vis sur un minuscule îlot du Pacifique, au pied d'un volcan. Paradis terrestre. Cascade d'eau chaude. Végétation et fruits abondants. Amour parfait avec tous les hommes. Pureté de la vie, côté gauche.

Puis viennent les malheurs : un typhon détruit notre village. L'île est nue. Beaucoup sont morts. Je me sauve sur un prao. La queue du cyclone a levée une tempête effroyable. Je vais me noyer quand on me recueille sur un grand bateau blanc. Je suis pute à la ville, quartier du port. Je n'ai pas cherché bien loin en descendant du bateau. Je suis pute et j'aime ça. Les hommes en parlent, et j'ai beaucoup de clients. Ils me préfèrent aux professionnelles qui ne jouissent jamais. Manua n'a pas besoin de simuler. Elle aime l'amour d'un amour fou. Mais je comprends bien vite que j'ai perdu mon innocence avec mon paradis : je découvre le vice des hommes, et je ne me console pas d'en être l'instrument. Je découvre que je peux, pour bien des gens, n'être qu'un corps. Pire : un jouet qu'on jette. Un jour, devant un lavabo plein de débris calcinés qui flottent dans une eau trouble, je vois couler mon sang vermeil. Je viens de m'ouvrir l'avant-bras gauche du pouls à la saignée du coude, bien soigneusement, le long de l'artère, comme on ouvre le ventre d'un poisson. Ma mort sera douce, avec au cœur l'espoir immense de retrouver mon île paradisiaque...

iannos le berger

Nous sommes au sixième siècle avant l'ère chrétienne, j'ai douze ans, je suis un berger grec. Ce ne sont pas les loups que je crains pour mon troupeau,

mais les soldats. Ils sont pire de les bandits. Chaque jour ou presque, ils passent par bande ou par colonnes entières, ils sont toujours affamés, toujours voleurs. Et voleurs de berger, à ce qu'on raconte. Parfois, je vais à la grande ville chez mon oncle. Mes cousins ont des jeux qui me fascinent : ils rançonnent les voyageurs étrangers. (Les jeux des petits grecs n'ont guère changé en 2000 ans).

Plus tard, je serais un coureur dans le stade. Mon corps nu, luisant de sueur et d'huiles, attire les regards admiratifs d'un vaste public. Les grands de ce monde me donneront l'accolade et les palmes. Je deviendrais pédé. Amoureux de mon maître d'athlétisme. Mais je refuse de succomber à cette passion qui me brûle... Mon père arrange un mariage pour moi. La fille que j'épouse ne m'intéresse pas du tout. Elle me le rend bien, mais me donne une fille, Sofia, qui me ressemble et qui change ma vie.

A cinq ans, Sofia tombe gravement malade. Je l'emmène à Delphos voir l'oracle, la vieille Pythie. Cohue effroyable. File d'attente ! Des familles entières bivouaquent sous les oliviers. Je prends mon tour dans la queue des malades, des invalides et des cinglés. Certains n'auront même pas la chance de voir la Pythie. D'autres devront se contenter de deux minutes dans la rue, entre deux cérémonies. Après de longues heures à piétiner sur place, j'arrive enfin devant le scribe. De lui dépend la survie de ma fille. J'essais d'être convaincant. Et son verdict arrive : "Vous verrez la Pythie mercredi après le Grand Oracle".

Trois jours ! La Pythie m'accorde deux minutes d'entretien dans trois jours ! Ma fille résistera-t-elle jusque là ? Je cherche du lait pour la nourrir. Une femme mûre a pitié de moi. Elle me donne du lait pour Sofia et m'entraîne par un passage dérobé jusqu'au cœur du temple de l'oracle. Je vois la Pythie en train de dîner. Elle pousse son assiette pour allonger Sofia sur la table. Elle lui impose les mains.

- Vivra-t-elle ?
- Plus longtemps que son père, me répond l'oracle.

Je rentre chez moi, à pied. Sofia semble un peu mieux. Mais la route est longue et incertaine. Dans une gorge, je suis attaqué par des brigands. Je tente de leur échapper en escaladant la paroi rocheuse. Je vais pour balancer un rocher sur le crâne de mes poursuivants, quand je reçois un coup terrible sur le mien. Je m'effondre aussitôt. Et je vois mon cadavre, crâne béant et cervelle dégoulinante, prostré près du buisson où j'ai caché Sofia. Je suis bel et bien mort, et je ne peux plus rien pour elle...

l'égorgeur

Londres, 19ème siècle. J'égorge une fillette dans une ruelle sombre. Je hais ce que je fais, mais c'est plus fort que moi. Je mourrais écrasé au milieu du ventre par la roue ferrée d'un charroi. J'ai senti le fer de la roue contre la peau de mon dos ! Mes viscères éclatées, la colonne aplatie, je vivais encore pour sentir mon corps achever de se séparer en deux, uniquement tenu encore par la peau du dos.

fils de yakusa

Je suis japonais. Mon père est Yakusa. Il souhaite m'initier à l'art des armes. Je vais suivre l'enseignement d'un maître de bâton et de sabre. Un jour, j'ai l'occasion, lors d'une visite au palais, de voler un parchemin important dans un coffre précieux. C'est un puissant talisman, qui donne au Shogun qui le possède la victoire dans les combats. Mon rêve ! Je me cache pour le lire, puis je décrète de la cacher à son tour. Bientôt, on découvre le sacrilège. Je suis très vite soupçonné. Pour moi, pour ma famille, c'est le suprême déshonneur, qui demande le suprême repentir : hara kiri. Mais j'ai une chance d'y échapper. Si je restitue le précieux, manuscrit, j'en serai quitte pour me couper le petit doigt. Pour mon malheur, je suis tête. J'ai décidé de ne pas rendre ce parchemin. "Jamais je ne vous dirais où je l'ai caché !" m'écriai-je.

Mon maître, prompt comme la foudre, empoigne son sabre et me coupe la tête. Tchac !

montagne qui marche

Je suis une femme. Grande, grosse et laide. "Montagne qui marche", c'est mon surnom. Mais mon nom, je l'ai oublié. Je ne l'ai jamais entendu. Depuis mes premier pas, on m'a nommée ainsi, "montagne qui marche". Je suis pêcheur de murex. Toute la journée, toute la semaine, pendant huit mois par an, je plonge très profond au risque de me noyer. Je suis très bonne à ce jeu-là. J'ai des hallus géniales. Je connais bien le Roi des Poissons. En fait, je mène une vie parallèle parce que l'autre, la vraie, m'est insupportable.

Arrive Francis, le missionnaire blanc. Il me parle de Jésus, de son sacrifice pour tous les hommes, toutes les femmes.

Même pour moi ?

- Même pour toi.

(jeu de mots : montagne qui marche, grâce à sa foi, car la foi seule peut déplacer les montagnes).

Je suis convertie. Il me baptise. Malheureusement, ça défrise les pêcheurs du village. Francis s'en va à l'autre bout de l'Empire. Pékin, la capitale. Je m'enfuis à pied. Je marche des jours, des mois. Plus d'un an après, j'arrive à Pékin. Je contemple les murailles sévères de la Cité Interdite.

Francis, l'homme qui m'aime est quelque part dans ce palais cent fois plus grand que mon village.

Je mourrais sous la pluie dans une ruelle sombre, vieille et puante, affligée d'une maladie de peau qui me ronge le corps et me défigure. Une autre vieille femme m'a proposé un remède contre cette lèpre.

"Mais attention, m'a-t-elle prévenue. Le breuvage peut aussi bien te tuer".

Qu'ai je encore à perdre ? Finalement, je ne suis pas mécontente de mourir sous cette pluie diluvienne qui me caresse comme la mer de mon enfance. Je quitte le monde en nageant comme une sirène. Je sais que là-bas je vais retrouver le Roi des Poissons. Peut-être a-t-il un fils qui s'appelle Francis ?

drapier à Tyr

Cette fois, je suis fils d'un drapier de Tyr, en Phénicie. Mon père possède un bateau qui transporte au loin les étoffes et les teintures. Je rêve de m'y embarquer. Depuis toujours, la mer m'attire. Né pour le frisson de l'aventure en terra incognita, je suis condamné à l'obscurité d'une arrière-boutique poussiéreuse.

Car je ne suis que le troisième fils. C'est à l'aîné que revient la navigation. Moi, je dois m'occuper des rangements incessants, coupons, ballots et caisses, je dois trimer comme un forçat sous les ordres de mon frère cadet, tyran débile qui me fait horreur.

Je mourrai bêtement, sur la terre ferme que je n'aurai jamais quittée. D'une pneumonie...

pute et martyre

A l'âge de quinze ans, j'ai été brûlée vive. Orpheline en bas âge, j'ai été élevée par une sorcière qui m'a enseigné sa magie à coups de bâton.

Tout à fait dénuée de sentiments humains, l'horrible femme m'a prostituée dès mes huit ans. C'est en Europe, en France, au 15ème siècle. J'ai eu faim à en crever tout ma chienne de courte vie. Pour survivre, j'ai renoncé à mon corps. D'immondes porcs s'y sont vautrés. Même l'évêque chargé d'instruire mon procès. Celui-là m'a fait le plus mal. Tandis qu'il torturait ma chair et mon âme, je me pris à désirer le bûcher comme un soulagement.

Je ne veux plus jamais être une femme. Dans ce sexe, mon corps a été trop souillé.

Sur le bûcher, j'ai senti la brûlure d'abord sur la jambe droite. Puis tout le bas de mon corps n'a plus été que souffrance. Intolérable... Quand mon sexe haï fut atteint par les flammes, malgré la douleur affreuse, j'étais soulagée. Purification !!

Et puis, quand la douleur vive en fut au ventre, je me suis envolée. Mon buste, mes bras et ma tête ont quitté la douleur géante de ce bas-monde pour l'ineffable oubli du ciel. Asphyxie, sans doute. Qu'il m'est doux de mourir !

mignon de cour

Puis je suis mignon à la cour d'un baronnet. Hélas, vu mon karma, il m'est impossible de me laisser pénétrer. Ce qui est gênant, vu ma condition...

Je mourrai roué. Ligoté à une roue de chariot, les membres brisés à coups de barre de fer. Pantelant, mais vif, je sens le comble de la souffrance : un pal me déchire brutalement l'anus et les entrailles.

Finalement, ce n'est pas mieux d'être un homme.

lunetier en Louisiane

J'habite New Orleans, je suis lunetier. La Nouvelle Orléans ! Symphonie de couleurs et de parfums ! Premier amour : j'engrosse ma petite amie. Pas le choix, c'est le mariage. Je revois nos épousailles sur le Mississippi. Roues à aubes et chemin de fer. Je rêve d'aventures dans les terres vierges. La grande forêt du nord m'appelle. J'y entraîne ma jeune femme. Elle accouche dans les collines du Maine. Une petite fille. Après un repos forcé de deux mois, nous reprenons la route du nord, vers ma terre promise. L'expédition nous fait l'effet d'un voyage de noces.

Après la visite obligée des chutes du Niagara, nous traversons la région des lacs. Alors la lune de miel vire au cauchemar. Dans la grande plaine canadienne, ma femme est piétinée par un troupeau de bisons. Je me retrouve seul avec ma passion désenchantée et un nourrisson de onze semaines.

Faute d'imagination, je poursuis ma route. J'atteins enfin le grand nord solitaire. Je trouve une jeune mère indienne qui accepte d'être la nourrice de ma fille. Je construit mon *campe*, un chalet perdu à l'orée de la grande forêt. L'hiver est trop long et trop rude pour vivre seul. J'épouse la nourrice de ma fille dans le rite de sa tribu.

Les années passent. D'autres blancs commencent à monter jusqu'ici, le malheur vient avec eux. Une bande d'ivrognes racistes met le feu à mon campe. Ils violent ma femme sous mes yeux. Je ne fais pas un geste, ce serait sa mort et la mienne. Enfin ils attrapent ma fille qui que onze ans. Les salopards ! Les monstres ! N'importe quel père les aurait réduit en bouillie. Essayé, en tout cas. Au mépris de sa propre vie. Moi non. Je suis paralysé. Je laisse l'horreur s'accomplir sans broncher.

La gamine hurle de terreur. Je ne peux supporter l'éclat de ses yeux incrédules, agrandis par la souffrance. Pour elle, je suis pire que ses bourreaux. C'est à moi qu'elle en veut. Sa haine me poursuivra toute ma vie.

Elle reste folle deux ans. Puis la démence la quitte comme elle venue, et ma fille s'enfuit aux Etats-Unis. Chicago, les bars à putes, les pipes au bord du lac Michigan. Jamais elle ne me donnera de ses nouvelles. Mais elle écrira régulièrement, à ma femme indienne, sa mère adoptive, de longues missives complaisantes où elle décrit par le menu ses frasques et ses débauches. Elle n'ignore pas que l'indienne ne sait pas lire. A travers sa nourrice patiente et naïve, c'est moi qu'elle vise, moi qu'elle veut faire mourir de honte et de chagrin.

Elle y arrivera. Un soir, n'y tenant plus, je quitte le campe sous un blizzard de neige. J'ai décidé de faire la peau du grizzli qui se nourrit de mes poules depuis dix ans.

Comme prévu, l'ours a eu ma peau. Mon fusil n'était pas chargé...

guerrier inca

Cordillère des Andes. Actuel Pérou. Notre tribu vit sur un haut plateau boisé, au pied d'une montagne HUASCARAN de 6700m. Les abords du haut plateau sont protégés des intrus par des gorges profondes, sur lesquelles nous avons lancé des passerelles de lianes. Ce sont les seuls accès à nos hautes terres. Un jour, des êtres à la peau métallique tentent de franchir une des passerelles. A l'aide de nos sarbacanes, nous les tirons comme des lapins à coup de fléchettes empoisonnées. Et c'est jouissance de voir tomber les corps dans le précipice. J'entends encore le coup de gong que font les armures sur la roche, quand les corps y rebondissent.

Je suis un guerrier particulièrement belliqueux. Je ne compte plus les vies que j'ai prises. Dans notre culture, chaque vie qu'un guerrier prend rajoute des jours à sa propre vie. Il est donc vital de tuer le plus possible. Nous nous battons sans cesse avec les tribus voisines. Ma femme a dix ans de plus que moi. Je l'aime tendrement. C'est la seule personne capable de m'ouvrir le cœur. C'est elle qui a pris soin de moi depuis que je suis enfant. Nous avons eu le même père, un grand guerrier mort au combat, comme tous les guerriers. Ma femme est donc ma demi-sœur. Au village, ce sont les femmes qui cultivent la terre canne à sucre, manioc. Elles tissent les couvertures, elle font les poteries, elle préparent la boisson rituelle, qui a l'apparence du lait de coco, et qui contient beaucoup de sirop de canne. Ainsi qu'un hallucinogène (alcaloïde ?) qui nous met dans un état euphorique et débonnaire. Cette boisson passe de mains en mains, selon un ordre hiérarchique immuable, à commencer par le chef (que nous appelons "le village") et à finir par les femmes et les enfants. Tous, dès deux ans, boivent cette drogue. Elle circule dans un gobelet de bois (c'est un bois spécial qui n'a jamais rien contenu d'autre, et qui n'est jamais lavé). On l'absorbe le soir, au crépuscule, à l'heure où tout bascule...

Alors nous changeons de personnalité. Commencent les heures du Rêve. Grâce au Rêve, les guerriers les plus sanguinaires pendant le jour deviennent doux comme des angelots la nuit. Nous sommes coupés en deux. Le jour, règne du soleil, est consacré à la guerre, aux meurtres et aux sacrifices. Il y a une plate-forme dans la montagne où nous amenons des prisonniers pour les pousser dans le vide. Cette plate forme, orientée au sud, fait face au soleil à son zénith. C'est l'heure des sacrifices. Deux cents mètres plus bas, un concert de piailllements, de coups d'ailes et de becs, des vautours dépècent hardiment les restes disloqués des sacrifiés. Charnier énorme. Des viscères, des membres épars, et une colline d'ossements blanchis par le soleil. Ce que les vautours

dédaignent est nettoyé par les insectes.

Voilà le jour et le culte solaire. La nuit, diamétralement opposée, est le règne des trois étoiles. Il existe, à quinze jours d'escalade, une grotte près du sommet culminant. Cette grotte possède une étroite cheminée, et dans le triangle de ciel nocturne qui s'y inscrit, on peut voir trois étoiles. A certain moment de l'année. Peut-être le solstice d'été, car c'est le temps le plus fort du soleil et de son culte de mort, donc c'est un temps important pour la nuit et le règne des trois étoiles. Ces trois étoiles que nous contemplons, en transe, assis en tailleur, oscillant rythmiquement le buste, elles ont chacune un pouvoir particulier. La première donne la force. La seconde donne l'abondance en nourriture. Et la troisième, Sirius, donne le *rêve*. Dans notre langue, ce mot *rêve* signifie aussi oubli. C'est un état sacré, d'amour et de connaissance.

Ce culte nous a été enseigné par des visiteurs syriens. Nous les considérons comme des dieux. Ils sont amour, donc non-violence; ils sont connaissance des grandes lois de l'univers. Ils ont appris à voir les qualités des plantes. Le Village, notre chef-chaman, les a longtemps fréquentés. Il connaît grâce à eux des dizaines de milliers de plantes, de graines et d'écorces pour guérir toutes les affections de l'âme et du corps. Mais ce n'est pas lui qui prépare les potions. C'est le rôle des femmes.

La seule préparation qui ne puisse se confier aux femmes est celle du poison spécial dont nous enduisons la pointe de nos fléchettes. Nous l'extrayons d'une noix de la taille d'un gros marron, de forme ovoïde avec une extrémité aplatie. Cette noix est rouge vif, avec des taches noires et brillantes sur la face plate. Nous l'ouvrons à l'aide d'une lame qui ne sert qu'à cela, et que nous replançons après usage. A l'intérieur, on trouve des graines de la taille d'un pépin de melon, couvertes de cils et noyées dans une substance translucide, gluante; les graines sont mises à l'écart sur la pointe de la lame. Elles sont hallucinogènes une fois bien séchées au soleil. Les femmes les broient dans un mortier pour en faire une poudre que nous inhalons à l'aide d'un *yopo* (sarbacane à gros diamètre).

Quand à la substance géliforme, nous la diluons dans un alcool de palme ou de fruits (ce n'est qu'un excipient...) et après une nuit de macération à la pleine lune, nous trempons les pointes de nos fléchettes. Nous portons une bandoulière de fibres végétales tressées, à laquelle pendent des petits carquois fermés, où sont rangées nos fléchettes.

Tous les guerriers ont le corps scarifié. Ma poitrine est couverte de ces tatouages en relief, en y passant la main, je crois sentir comme un bas-relief. Je suis sculpté. Notamment, au creux de l'épaule gauche, sous la clavicule, je porte une spirale qui m'a fait penser à celle que le Christ en Majesté de Vézelay porte dans les plis de sa robe, sur la hanche gauche.

Je prends de l'âge. Mon caractère belliqueux s'aigrit jusqu'à l'irascibilité

permanente. Je suis une plaie pour le village. Un jour, un jeune homme me coupe la route. Il est passé devant moi, à moins de trois mètres. Il courait vers sa fiancée qui revenait des trois fois trois jours initiatiques après les premières règles. Il n'a pas voulu m'offenser; je crois qu'il ne voyait rien d'autre que sa promise rayonnante de bonheur.

Mais je suis un guerrier redouté, important. Ce tabou est puissant dans notre culture. Mon sang se met à bouillir. Je le tue d'un coup d'épieu à travers la gorge.

La mesure est comble. Je deviens un danger pour toute la tribu. Le Village me convoque dans sa hutte, la plus grande du village. Je suis seul avec lui. Je sens ce qui m'attend. Il me fait boire une potion amère. Aussitôt, j'hallucine. Ma mort sera douce. A présent, je suis étendu dans ma tenue de guerrier, c'est à dire totalement nu, avec un lacet de cuir autour de la taille et mes carquois en bandoulière. Dans ma main droite, je tiens ma sarbacane. Ma main gauche est posée à plat sur ma poitrine, à l'endroit du cœur.

Dans la nuit qui descend, ma femme s'agenouille devant mon corps. Elle me coupe les testicules. On les fera marinier dans de l'alcool, et c'est un breuvage d'invincibilité que les guerriers boivent avant le combat. Cette coutume est courante. Nous buvons ainsi la force virile de tous nos ennemis, pourvu qu'ils soient morts vaillamment...

moine-soldat en terre sainte

J'accroche par analogie, une autre vie. Quelque part au moyen orient, peut-être à St Jean d'are, je suis moine soldat dans une forteresse en pays musulman. Ma vie, là encore, est coupée en deux. Le jour, je suis le guerrier qui tue et qui blesse, la nuit je suis un novice plein de ferveur, qui paie pour ceux qu'il a tué. Afin que l'Eternel leur donne la chance de revivre en chrétien. C'est, tout compte fait, une sorte de conversion posthume que nous infligeons de force à nos ennemis. Curieux ennemis : nous les connaissons par cœur nous, nous estimons leur bravoure, nous avons même adopté certaines de leur coutumes. Quelques moines-soldats ont pris goût au haschich. Nous buvons du vin. L'ivresse est fréquente, soit au combat, soit en prières.

Nous avons des exercices de conditionnement spirituel, des pratiques physiques qui génèrent une montée d'énergie.

Ainsi, le cochon pendu. Nous nous laissons pendre à une barre, à trois mètres du sol. Nous la tenons dans le pli du genou. Pour y grimper, il faut l'aide de

deux moines, qui se tiennent debout sous la barre. On se tient derrière eux, et posant une main sur une épaule de chacun d'eux, on opère un rétablissement pour se trouver en poirier, les pieds en l'air. On sent la barre contre les mollets. On n'a qu'à replier les jambes pour se trouver suspendu, tête en bas. On y reste longtemps. Ensuite, on est complètement stone. Comme drogué.

Commence alors l'adoration, qui dure souvent jusqu'à l'aube. C'est une méditation à cœur ouvert, où nous nous fondons dans la transcendance.

Je suis jeune, comme tous les autres combattants de la foi. A nous voir en robe de bure, les traits enfantins encore et tout empreints d'angélisme, comme nous imaginer en guerriers assoiffés du sang de mécréants ?

Prêtres la nuit, guerrier le jour. Et nous puisions l'énergie de notre foi dans la violence des combats. Nous n'offrons pas de place au doute. Notre foi est monolithique, sans faille ni distanciation. Il n'y a qu'un seul Dieu, le nôtre. Et son fils le crucifié nous convie à libérer Jérusalem. Nous ne doutons pas de la réussite. Comment Dieu pourrait-il nous abandonner ?

Lors d'une bataille plus effroyable que les autres, beaucoup de mes camarades templiers tombent vivant aux mains d'un Emir Pacha sanguinaire et cruel. A la mode de ces régions, il nous enterrent nus dans le sable, et dansent autour de nous pour tasser la terre. Je m'y attendais, je suis préparé à cette éventualité. J'ai donc gonflé ma poitrine au maximum, pour avoir la place de respirer dans mon trou. Ceux qui ont négligé cette précaution mourront asphyxiés, le visage violet, les lèvres noires.

Moi, c'est la soif qui me tuera. Je survis pourtant trois jours et deux nuits. Au soir du troisième jour, Ali, mon ami (oui, oui. J'ai un ami parmi les mécréants. Mais ce n'est pas chose étonnante. Nous nous connaissons si bien. Durant les trêves, nous sympathisons autour d'un méchoui...) aura pitié de moi et ma longue agonie. Il fait tourner son cimenterre au ras du sol et me coupe la tête. Merci, mon frère. Je t'aurais, tu le sais, rendu sans hésiter le même service.



L'après-midi du deuxième jour de travail se termine sur cette vie. Nu dans la chambre nue, je viens de faire une découverte qui me laisse pantois. Toutes les vies antérieures s'enchaînent suivant une logique implacable, magnifique. Nous avons une grande vie qui se décompose en dizaines, centaines, milliers d'existences historiques successives.

Cette vie totale, c'est comme une partie d'échecs. Chaque fois qu'un joueur déplace une pièce sur l'échiquier, c'est une vie. Au coup suivant, il peut prendre une toute autre pièce à l'autre bout de l'échiquier, son choix se justifie au regard de la partie toute entière.

Chacune de mes vies m'apparaît comme un coup aux échecs. Tantôt je suis cavalier, tantôt pion, tantôt fou. Mais chaque pièce, dans son mouvement propre, répond au déplacement de la pièce précédente et prépare la suivante.



Au niveau physique, je me donne au maximum. La position de montée d'énergie ne me pose pas de problème insurmontable. Par contre, mes performances sur le chevalet restent résolument médiocres. A la quatrième séance, j'arrive à tenir trois minutes. Ce qui est bien ridicule, en comparaison des vingt minutes dont Jeff m'a parlé.

Et encore n'y parviens-je qu'au prix d'une douleur ahurissante, qui se déplace de centre en centre au fil des séances. C'est l'énergie qui circule doucement dans mes centres bloqués. Tant que le bouchon résiste, la douleur est croissante. Puis elle s'envole, grâce au travail de revécu des engrammes. Chaque vie antérieure que je revis, c'est un bouchon qui saute. Et l'énergie grimpe d'un coup jusqu'au bouchon suivant.



Le soir venu, nous nous accordons une franche détente au coin du feu. C'est l'heure des bilans. On repasse les vies de la journée, on analyse, on spéculle. Jeff s'enthousiasme pour ma vie de templier. Il me suggère de compléter mes informations sur les rituels et les procédés de méditations qu'ils utilisaient.

- Je veux bien, mais où trouver ces informations ?
- Là où elles sont. Maintenant que tu connais le chemin, tu peux retourner dans toutes ces vies quand tu veux, Voilà pourquoi j'insiste pour que tu notes tout ce qui t'arrive. Ces notes te serviront de cartes d'accès à ces souvenirs déterrés. Sans elles, tu risques d'en oublier la majeure partie.

le banni

Ce matin, j'ai retrouvé des traces d'une vie préhistorique. Je n'ai pas de vision claire de cette vie-là, mais simplement des flashes, où je perçois une qualité de compréhension magique, une communion avec les énergies naturelles qui me laissent une nostalgie tenace...

Je me vois en homme mûr, fuyant je ne sais quoi avec ma famille : une femme et deux ou trois enfants. Nous sommes en exil dans la forêt sauvage,

contraints à errer à la recherche d'un accomplissement inaccessible, sans cesse reculé.

Mon état d'esprit est résolument magique. Les vers de Baudelaire décrivent à merveille cette longueur d'onde :

*"La nature est un temple où de vivants piliers
LaisSENT parfois sortir de confuses paroles
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers."*

Sauf que, pour l'homme néolithique que j'étais, les paroles de la nature ne sont pas confuses. Je désespère de me souvenir de ce que je cherchais, mais c'était terriblement important pour moi. J'y ai consacré ma vie et celle des miens qui s'y vouent corps et âme.

Pour moi qui dois guider ma famille dans cette quête improbable en milieu hostile où tout peut devenir danger de mort, rien n'est plus précieux que la divination. Tout m'est signe : les rides sur l'étang, la couleur des fleurs, le vol des oiseaux, la forme des rochers et celle des nuages. Tout ce que je vois me parle et m'oriente. Je n'ai pas de libre-arbitre, la transgression des augures m'est impossible.

Je vis dans un monde magique où le rationnel tient bien peu de place. C'est ce qui me rend si difficile la compréhension de cet homme que je fus il y a quelques millénaires. Les ponts sont coupés. Le paradis est perdu. Lui et moi, nous ne vivons pas la même réalité.

Une dernière image floue : mes enfants m'aident à construire, à l'aide de branches écorcées, un curieux instrument : une sorte de parapluie retourné par une bourrasque, sans sa toile. Avec ça, nous prenons des alignements avec les étoiles visibles et nous en tirons des présages, c'est à dire un comportement.

Voilà tout ce que je puis dire de cette vie bien lointaine. J'y retournerai, si mes progrès dans la connaissance magique me permettent un jour de comprendre l'âge d'or...

exodus

Avant d'aborder cette vie, je dois faire un détour par ma vie actuelle. C'était il y a une dizaine d'années, à Angoulême, au mois de janvier. J'y allais tous les ans assister à la grand'messe de ma corporation : le salon international de la

bande dessinée.

Au hasard des rencontres, Florence, une brune. Choc. A l'instant où nous nous sommes vus, nous savions qu'il s'agissait de retrouvailles. Et que ça ne datait pas d'hier.

Une autre vie. Nous nous étions connus dans une autre vie. En croisant nos impressions et nos questions, nous avons revécu notre étonnante histoire : Flo avait été ma mère, ou plutôt une sœur nettement plus âgée que moi. Ma mère étant morte en me donnant le jour, c'est ma grande sœur qui m'avait élevé.

Ça se passait en Égypte. J'avais cinq ans quand Moïse a entraîné le peuple juif hors d'Égypte, vers la Terre Promise. Ma grande sœur et moi, nous sommes du voyage. Elle mourra durant l'exode, tandis que j'arriverai en Chanaan. J'y finirai ma vie. Toute cette histoire, nous l'avons revécue en détail, Flo et moi, avec une précision et une conviction qui nous ont laissés pantelants. Florence est une des rares filles avec qui j'ai dormi sans coucher.

Flo et moi, nous étions quand même bien sciés par cette affaire. On y croyait pas vraiment, et pourtant. Pourtant c'est quelque chose qui compte entre nous. Un souvenir particulier, rare. Donc précieux.

Mais tout à fait irréel. Et voilà que je tombe sur cette vie, là, boum, comme une confirmation hallucinante. D'ailleurs j'hallucine. Je me vois venir dans ma vie de jeune juif, je me reconnais, je disjoncte. Je m'observe en train d'observer un enfant qui est un peu de moi. De quoi planer des siècles et c'est ce que nous faisons tous, bord d'aile ! Toutes les nuits. A ce moment, je ne le sais pas encore...

J'accroche donc ces souvenirs d'exode. Treizième siècle avant JC, en Égypte. Je suis un tout jeune garçon, je ne vois que le départ, ce peuple en marche derrière un demi-dieu déjà mythique, Moïse l'initié. Je n'ai aucun souvenir de lui, ne l'ayant vu qu'une seule fois, lors d'une cérémonie. Sa robe est passée tout près de moi, je l'ai touchée, j'étais heureux et confiant, l'avenir serait radieux.

Perdus dans la cohue anonyme, à peine plus important que le bétail et la volaille qui nous servaient d'escorte, nous avons sué sang et eau dans le désert, tenaillés par la soif, la faim, la fatigue surhumaine, la longueur interminable du voyage dans l'inconnu.

Plus fort que les privations, planait le doute. Quoi ? Nous avions quitté la sécurité de l'écuelle pleine et du toit protecteur pour un esclavage plus pénible encore, et plein d'incertitude. Les jeunes enfants supportaient plutôt bien l'inconfort au nom de l'aventure et par amour de l'imprévu. Mais les adultes rechignaient sévèrement. Ma sœur en mourra, comme tant d'autres. Y compris Moïse, notre guide.

Enfin nous arriverons, après bien des guerres et des souffrances, dans le vert pays au delà du grand désert. Je m'y établirai parmi les miens dans la profession d'astronome. Je me revois taillant des verres pour fabriquer des lunettes astronomiques de mon invention, trois mille ans avant Galilée !

Ainsi je renouais le fil de ma vie préhistorique. L'observation des étoiles, une fois encore, trouvait une application directe dans la vie quotidienne. Je traquais les signes au fond du ciel. Ma boule de cristal avait la taille de l'univers visible. Dans la vie suivante, j'allais faire de l'observation des étoiles et de leurs effets sur l'homme une véritable science, ou, pour éviter cet anachronisme, un art de vivre...

théorème de pythagore

Un grand saut dans le temps, et me voici sur l'actuelle côte turque, en face de l'île de Samos. Je suis chercheur et professeur. J'appartiens à la lignée des "philosophes" pré-socratiques. Sans en être complètement sûr, il me semble que cette vie se confond avec celle de Iannos, le berger grec mort pour sauver sa fille. Depuis, en y retournant, j'ai vaguement vu une survie après cette mort dans le défilé près de Delphes.

J'ai maintenant une cinquantaine d'années, et je ne peux me souvenir de ce qui m'est arrivé. Ne suis-je donc pas mort ? N'ai-je pas vu de mes yeux ma petite Sofia, exsangue, sans connaissance, abandonnée aux vautours à deux ailes et à deux pattes, dans la montagne semi-désertique ? Pourtant je suis bien vivant, et ma fille aussi. Elle est mariée à Athènes, je suis probablement grand-père à l'heure qu'il est, mais les nouvelles dépendent des vents et des hasards de la navigation. Moi, je suis devenu un respectable professeur, je n'ai plus rien du jeune sportif qui rêvait de médailles, et si je rentre encore sur le stade, c'est pour les joutes oratoires, non pour la course à pied.

Ma science est si personnelle que je m'attire des ennemis parmi l'intelligentsia grecque. Je suis trop différent, et mes enseignements rencontrent un certains succès, notamment auprès des gens simples.

Je suis, comme beaucoup de philosophes de cette époque, un mathématicien brillant. J'ai une douzaine d'élèves, dont un particulièrement doué, que j'aime comme un fils. Mon enseignement a lieu en plein air, sur un espace dégagé. Le cours commence après les grosses chaleurs, vers 17 h. Il a lieu tous les jours. Tant qu'il fait jour, c'est la théorie. Je trace des chiffres et des carrés magiques sur le sable du sol. Ensuite, j'efface tout et mes élèves s'essaient à reproduire

la leçon du jour. Mon fils spirituel est toujours le meilleur. Je sais déjà qu'il ne tardera guère à dépasser son maître. Il a un don pour les carrés magiques et pour les angulations. Cela, c'est essentiel de mon enseignement. D'abord, nous observons les étoiles.

Dans mon système, chaque étoile correspond à une émotion. Il est intéressant d'observer les positions des étoiles les unes par rapport aux autres. Cela nous donne un schéma. Ensuite, je ne sais comment, j'enseigne à mes élèves l'art de placer leurs émotions dans certaines parties du corps. Par exemple :

- Sens-tu ta colère ? Déplace-la hors de ton cœur. Fais-la descendre dans ton talon gauche. Tu y es ?

Ou encore :

- Fais passer ton désir sexuel dans tes doigts...

J'ai tracé dans le ciel étoilé un corps humain imaginaire, où chaque étoile figure une des émotions humaines. Sur cette carte astrale, les émotions et les émanations sont toutes à leur juste place, dans l'exact rapport les unes aux autres. C'est l'état d'harmonie, qui fait de l'homme un sage. Il s'agit d'une méthode mathématique infaillible, qui permet à celui qui le maîtrise de n'être plus le jouet de ses passions. A ce jeu, mon protégé est vite devenu maître. Souvent, c'est lui qui me corrige, et je sens qu'il a touché juste. Son talent le rend encore plus cher à mon cœur.

Mais ce jeune homme nourrit une passion qu'il ne sait diriger : l'ambition. Plus il progresse dans la connaissance, plus grande est sa soif de gloire et de grandeur. Sur les gradins du stade ou du théâtre, la seule place qu'il accepte est la place d'honneur. Pour y parvenir, il tuerait son père. C'est ce qu'il va faire...

A ses yeux, je suis devenu un obstacle. Je lui ai donné tout mon savoir, toute ma connaissance. Il m'a déjà dépassé dans le domaine mathématique. Mais la maîtrise des passions n'est pour lui qu'un jeu. Il n'a pas vu le piège qu'il se tend à lui-même. Car il a décidé de me perdre.

D'abord, il monte d'autres élèves contre moi. Cette cabale se termine par un procès : le mien. Mes idées qui déjà n'étaient guère prisées des autres intellectuels deviennent soudain néfastes. On me déclare corrupteur de la jeunesse, et on m'interdit d'enseignement. Mon fils indigne obtient même, en réparation des préjugices imaginaires que je lui aurais fait subir, un précieux papyrus égyptien qui est le plus beau fleuron de ma bibliothèque. Car je lis les hiéroglyphes. Il y a bien longtemps, sans doute quelques années après l'épisode inexplicable du retour de Delphes, j'ai reçu un enseignement complet et même une initiation sur les bords du Nil.

Me voici donc condamné à me taire. Fidèle à ma science, j'organise mes passions nocives pour les rendre inopérantes.

Mon ancien chouchou ne s'arrête pas là. Il fait brûler ma maison. En un soir,

dans les flammes ignorantes, j'ai perdu toute une vie de recherche. Ma bibliothèque n'est plus que cendres, comme tous mes écrits personnels. Je songe à l'exil, car ce jeune tyran, je le sais à présent, ne s'arrêtera pas en si bon chemin...

Hélas, avant de mettre mon projet à exécution, j'accepte une invitation à dîner chez un notable qui pourrait, laisse-t-il entendre, plaider ma cause auprès du hiérarque afin que je puisse enseigner à nouveau. L'ai-je vraiment cru ? Je me suis rendu à cette invitation poussé par la curiosité. Le vin qu'il me fait boire était empoisonné.

Mon élève avait gagné. Avec ma mort, toute trace de mon œuvre avait disparu pour toujours. L'intrigant allait pouvoir tout écrire sous sa signature ; à lui l'honneur, les fastes et la table des puissants. Ce jeune homme peu scrupuleux a laissé son nom dans l'histoire. Il s'appelait Pythagore. Plus tard, il est allé reproduire mes méthodes d'enseignement en Italie. On voit en lui l'inventeur de la table de multiplication. Mais on n'est sûr de rien à son sujet : aucune trace du moindre écrit de Pythagore. Pas une seule ligne de lui n'a traversé l'histoire. Il y a quand même une justice !!!

Et c'est tant mieux. Parce que le petit berger grec dont nul n'a retenu le nom, c'est tout de même lui qui a inventé les tables de multiplication ! Avec l'aide de la science égyptienne, d'accord, mais quand même. Quand même ! Quand je pense à toutes ces générations de mouflets qui on cru devenir cinglés avec mes tables, je me dis que j'aurais rendu un meilleur service à mes descendants en inventant l'antisèche...

marin viking

Trace d'une vie au (11e siècle ??) marin Viking, je pars à la recherche d'un monstre marin qu'il me faut tuer. Nous sommes trois guerriers dans la barque. Hélas, une tempête nous déporte très loin de notre route. Nous n'avons plus d'instruments, ni aucun signe pour nous guider. Les glaces flottantes nous donnent de l'eau, mais la faim se fait si pressante que nous décidons de nous couper une main, la gauche, pour la manger. Ayant refroidi nos couteaux dans la glace, pour diminuer la souffrance, chacun son tour nous nous coupons la main.

Je mourrais d'hémorragie, mais content : j'ai le ventre plein...

Cette vie est confuse : une autre version de ma mort a surgi. Le monstre, une pieuvre géante, m'entraîne dans l'eau glacée et me noie en quelques minutes...

ménétrier

(12e siècle ?) Je suis un troubadour de chants sacrés. Élevé dans un monastère, j'ai appris le chant et l'harmonie. Je joue du luth et de la flûte. Mon instrument sur l'épaule, besace en bandoulière, je sillonne la France et la Navarre.

Dans chaque église, je donne un concert, puis j'apprends les cantiques à l'assistance. Je donne aussi des cours de luth, mais il est rare que je m'attarde assez quelque part pour avoir le temps d'y former des luthistes.

J'arrive un jour dans un certain village. Le seigneur de l'endroit a joué un tour pendable à un prince normand, la semaine précédente. Comme ce dernier avait établi son camp aux alentours, le châtelain l'avait convié à sa table. Le Viking s'y rendit sans méfiance. Mais le seigneur, son hôte, avait une haine viscérale des hommes du nord. Quand son invité franchit le pont-levis, le seigneur donna l'ordre de laisser tomber la herse. Et la cour de grille de métal ouvrit en deux le corps du malheureux scandinave.

Cette histoire, je l'avoue, me fit bien rire. Les villageois ne partageraient pas mon hilarité. Ils tremblaient de peur, redoutant une vengeance imminente des guerriers blonds. Ils avaient raison. Je n'étais pas arrivé depuis deux jours que le tocsin me fit bondir hors de la cure où j'avais élu domicile. Le feu était déjà aux maisons. Des cris horrifiants jaillissaient de tous côtés. Les vikings, fous de rage et de meurtre, transperçaient les villageois, vieillards, femmes et enfants compris, à l'aide d'une arme dont la seule vue me glaça le sang. Ils avaient fixé plusieurs lames acérées à leur bouclier, transformant l'arme défensive en offensive. Ils accourraient de toutes parts derrière ces boucliers de mort, et clouaient au mur ou au sol tous les habitants. Œil pour œil... C'est pour venger le pal de la herse qu'ils ont forgé ces pals-boucliers.

Nul n'en réchappa. Pas même moi. J'ai reçu toutes ces lames dans mon giron. La pointe la plus haute m'a percé le foie, la plus basse m'a traversé la cuisse droite. Et les autres m'ont lacéré le bas ventre et les testicules.

Mais dieu n'a pas voulu que je meure sur le coup. Mon agonie, au milieu des décombres et des cadavres, fut abominable. Heureusement, quand vint l'aube, un ange m'est apparu. Ses paroles d'amour m'ont réconforté. Il m'aide à surmonter la douleur et nous avons prié ensemble. Peu avant midi, mon âme, enfin, a quitté ce corps de souffrance.

La vie suivante (ou quelques vies plus tard...) 14e siècle, je suis sorcière, pute et martyre. (Voir p.21). Puis mignon à la cour d'un petit seigneur. (Voir p.22). La vie suivante aux environs du 15^e siècle, je suis guerrier, sauvage et descendant des Incas dans la cordillère des Andes, au nord de Lima. (Voir p. 23).

mousse génois

La vie suivante, je suis génois. Sur le port, les bateaux de toutes formes et de toutes origines. J'en rêve éveillé. Je veux prendre la mer. Mon vieux virus du drapier de Tyr me reprend enfin. Cette fois, j'embarquerai sur une espèce de caravelle. L'équipage se compose d'une trentaine d'hommes.

Nous n'irons pas bien loin : dans l'océan indien, des pirates basanés nous abordent. Massacre général. L'un deux, un mauresque au teint noir comme le péché, et plus laid que le cul du diable, m'arrache un œil à l'aide d'une cuillère aiguisée et chauffée à blanc (voir *La Mia Vita*). Je ne verrais pas l'Asie, qui est mon rêve le plus cher, et que j'imagine d'une façon bien étrange : animaux fabuleux, mœurs extraterrestres, plantes merveilleuses et femmes lascives...

La vie suivante, je suis en Inde. Parsi. Intouchable. Je vis dans une décharge et je pose les cadavres au sommet d'une tour, pour que les vautours s'en réjouissent... Je n'ai rien vu d'autre sur cette vie, sinon l'inconcevable résignation des hors-castes...

La vie suivante, je suis une fille, recluse dans un monastère de l'Himalaya, côté chinois (voir *YIH TSIN*).

La vie suivante, en Asie encore (mais où ??) je suis témoin d'un miracle (L'ascension du prophète).

La vie suivante, je suis encore une fille, montagne qui marche, quelque part en Chine du sud. (Quangtchou ?)

La vie suivante je suis fils de Yakusa au Japon.

l'ascension du prophète

Une montagne entourée de montagnes. Au pied de la montagne, des dizaines de milliers de personnes envahissent le plateau et les cavernes avoisinantes. Au sommet de la montagne, une sorte de christ, au type indien, est en lévitation. La foule entonne d'une seule voix des litanies et des cantiques. Atmosphère de ferveur intense.

Je suis un jeune garçon, avec mon père. Je chahute un peu avec d'autres gosses, mon père me gifle. Toute la montagne est sacrée, et aussi recueillie qu'une église. Nous restons dans ces montagnes plusieurs jours. Puis nous partons d'un seul coup, sans raison apparente. La cérémonie s'est terminée sans crier gare. Mon père cherche sa femme (qui n'est pas ma mère...) mais la foule nous presse et nous entraîne. Il est impossible de s'arrêter, encore plus de marcher à contre courant. Nous arrivons à un village de toile gigantesque hôtel-caravansérail. Une large rivière coule non loin de là. De grands radeaux y sont amarrés. La foule s'y engage. Mon père prend ma main à me faire mal. J'ai envie de pleurer, plus perdu dans cette cohue que dans une forêt obscure...

C'est tout. Serait-ce ma petite enfance de fils de Yakusa ? C'est possible...

tatiana de dantzig

Je suis, cette fois, une fillette plutôt jolie, et je vais vivre, à ma façon, ce qu'a vécu ma fille Peggy dans ma vie précédente. Nous sommes dans un port de la Baltique (Pologne ? Pays baltes ?)(p.e. Dantzig, p.e. Allemagne ?) C'est le début du 19e siècle... Je m'appelle TATIANA.

Je ne peux voir mes parents, mais j'ai un souvenir vivace de la maison de mes grands parents, véritable bric à brac de bibelots, dans la campagne, tout près de la ville portuaire où j'habite. J'y vais de temps en temps, le dimanche, et mon grand' père m'apprend à me tenir en selle sur un de ces premiers vélos, avec une roue démesurément grande à l'avant, une toute petite à l'arrière.

Ma vie, c'est le port. Je suis littéralement fascinée par les putes à matelots. J'ai une grande copine, une grosse putain débonnaire, qui m'a pris sous sa protection. Je deviens, vers 11-12 ans, la mascotte des bars à matelots. J'adore cette atmosphère enfumée, qui sent la bière, la sueur et le tabac froid.

Les marins ne se formalisent pas quand je grimpe sur leurs genoux. On se fait des bisous, mais jamais aucun d'eux n'a eu envers moi un geste déplacé. L'amitié de la grosse pute me protège mieux que tout.

Elle m'enseigne, patiemment, sur le terrain, comment s'y prendre avec les hommes, comment ils fonctionnent, et comment on peut les mener par le bout du ... zizi !! J'ai treize ans, je suis faite comme une femme, et je sais des choses qui ne sont pas de mon âge...

Tout cela, bien sûr, à l'insu de mes parents, qui voient en moi une petite fille sage, trop sage peut-être, car pas d'amis de mon âge. A l'école, je suis bonne. J'ai beaucoup de facilités, j'apprends vite, et, mes leçons apprises, je m'échappe vers le port qui m'attire comme un aimant...

L'un des habitués du bar au-dessus duquel mon amie la grosse pute a sa chambre, est devenu mon chouchou. Il s'en amuse. Souvent, je dis que je suis sa fiancée. Toute la salle éclate de rire. Lui, non. Quand je lui dis ça, je suis assise sur ses genoux, un bras autour de son cou... Il prend un air distant, qui me cache sa gêne. Je crois qu'il est amoureux de moi. Il a 25-28 ans, officier de marine, il porte un uniforme blanc avec des boutons dorés. Il s'appelle Ludwig, je lui dit LUD.

Un soir, il a une migraine affreuse, et demande à s'étendre. Je le conduis à la chambre de ma grosse amie. J'ai la clé, j'y suis souvent fourrée, près de la cheminée où brûle un feu clair, été comme hiver...

Il s'allonge sur le lit. Je m'approche de lui, et commence à lui masser le crâne, en insistant sur certaines zones, comme ma grosse amie me l'a montré... Je ne quitte pas des yeux son pantalon, qui frémît d'une façon intéressante. Il bande. Je continue mon massage, mes doigts se font plus insistants. Je peux voir, à travers l'étoffe blanche du pantalon, la forme précise de son sexe, au gland proéminent.

J'ai l'habitude de ne porter aucun sous-vêtement sous ma robe. D'une main, tandis que de l'autre je continue à lui masser le crâne, je défais deux boutons dans mon dos, près du cou. En ondulant les épaules, j'ai vite fait de laisser glisser ma robe sur le sol. Elle tombe, gonflée comme un ballon. Je l'enjambe. Je n'ai pas cessé le massage.

De la pointe de mon sein, j'effleure sa joue duveteuse. Il n'ouvre pas les yeux. Ça veut dire oui. Nue comme un ver, et ondulante comme lui, je m'allonge par dessus son corps. Mes mains cherchent sa bragette. Soudain, je sens dans mes paumes son sexe gonflé, délicieusement dur et palpitant. Le bout du gland est humide, et je m'amuse à y passer le pouce, juste sur le méat. Il gémit. Je guide son sexe vers le mien. C'est moi qui l'engloutit, ce n'est pas lui qui me pénètre. En fait, je l'ai violé. J'ai treize ans, je suis vraiment femme.

Pendant quelques semaines, amoureux éperdus, nous multiplions les occasions de rencontre, et faisons l'amour dans les endroits et les positions les plus invraisemblables. Puis il doit partir. Son bateau appareille en direction de l'est (la Russie 2). Je n'en reviens pas, quand il me propose de l'accompagner. Sans

I'ombre d'une hésitation, je lui saute au cou. J'accepte, bien sûr ! Oh mon Lud ! Mon Lulu !

Sur le bateau, tout blanc comme l'uniforme de mon amour, je reste cloîtrée dans sa cabine. Sans doute suis-je ici clandestinement. Dès que mon amour a une minute, il vient m'y retrouver. Je suis toujours nue sous les couvertures. Jamais je n'ai mis un seul vêtement durant toute la traversée. Je veux être immédiatement disponible, car il peut arriver à tout instant, et je ne suis ici que pour lui. Dès qu'il entre dans la cabine, je lui tends les bras, il se jette sur moi et me lime à mourir de plaisir. Je lui montre comment varier le rythme. Parfois, il ne bouge plus les hanches. Il reste en moi, palpitant, interminablement délicieux. Alors je le masse avec mon vagin. J'ai découvert que j'avais ce don. Je peux contrôler les muscles internes du vagin, et ça semble très agréable pour un homme. Je ne le sais pas encore, mais ce voyage de rêve et d'amour sera la dernière période heureuse de ma vie.

A peine débarqués, alors que ma fugue m'interdit de rentrer chez moi, alors que mon sort, à présent, est étroitement lié au sien, il traite comme une gamine qui refuse de comprendre que ce n'est plus l'heure de jouer. Il ne veut plus me revoir ! Il me jette, le monstre ! Le ciel me tombe sur la tête. Ma stupeur passée, je me transforme en tigresse. Je martèle sa poitrine de mes poings, je le griffe, je lui donne des coups de pieds. Quelques badauds nous observent, goguenards.

Alors, ce monstre, bien décidé à me traiter en gamine, m'attrape par la taille, me trousse et me donne une fessée cul nul devant les passants qui s'attroupent en riant. Pas un d'eux ne soupçonne que je puisse être sa femme. Pour ces gens, je suis une gamine insupportable, qui mérite une bonne correction. Ce spectacle était banal à l'époque. J'écumе de rage. Je remue les jambes sous la cuisson des coups, et toute l'assemblée peut se rincer l'œil en regardant ma chatte et ses amours de poils blonds qui frisent autour. A l'époque, c'est ce genre de scène de rue qui tenait lieu de peep-show.

Quand il me lâche enfin, mes fesses ont viré au rouge vif. La fessée m'a fait mouiller, et tout le monde a dû s'en apercevoir, car sur ce plan je ne suis pas discrète. Après tout, je m'en moque. Je suis même contente si j'ai pu donner du plaisir. J'en ai pris aussi...

Alors, devant tout le monde, une gamine s'est dressée sur la pointe des pieds pour embrasser son tortionnaire. Ce fut un baiser long, émouvant, interminable. Des quolibets fusent auxquels je ne prends garde.

"La voilà calmée, à cette heure !".

"C'est bien ça qu'il lui fallait, maintenant elle file doux".

Brusquement, j'interromps notre étreinte, je tourne les talons et pars sans me retourner. Il n'a pas couru derrière moi, il ne m'a pas retenue... Au moins, c'est moi qui suis partie.

Je m'embarque sur un cargo rouillé, puant, crasseux, qui appareille bientôt pour Liverpool. Pour payer ma traversée, je suis la pute du capitaine. Puis du second. Puis de tout l'équipage...

A Liverpool, je ne vais pas plus loin que le port. Le second, qui a pitié de mon âge, me confie à une de ses amies, qui parle ma langue. Elle m'apprend l'anglais. Elle est pute. Très vite, je lui prend ses clients.

Au bout de quelques mois, elle devient ma maquerelle. Je suis très demandée. Elle s'enrichit. Quelques années plus tard, elle achète une maison sur le port. Café bordel. J'en suis la reine. Mon nom, difficile à prononcer pour les anglais, est devenu Tania. C'est aussi le nom du bistrot : Tania's Garden.

Les années ont passées. J'ai trente-cinq ans, j'ai l'air d'une grosse vache. Les passes m'ont bousillée. Je ressemble à ma grosse copine de Dantzig.

Un soir, un marin bourré veut monter avec moi. Il me fait peur. Il a dans le regard quelque chose de malsain. Je voudrais refuser, mais il aligne devant moi trois billets d'une livre. Une aubaine ! Moi qui cote à peine trente shilling !

"C'est pour la nuit ?" je lui demande.

"Oh non, je ne serai pas long, sois tranquille..."

"Toi, tu veux quelque chose de spécial", dis-je en fourrant les billets dans mon décolleté vertigineux.

Il ricane en me collant une grande claque sur les fesses. L'espoir renaît en mon cœur : si seulement ce gaillard pouvait me flanquer une fessée ! C'est peut-être ça, son truc à lui. Ça tombe bien : la fessée est devenue ma passion...

Je suis nue sur le lit depuis plusieurs minutes. Il est debout devant moi, sans bouger, sans parler. Il me regarde avec ses yeux fous.

- Qu'est-ce que tu attends ? lui dis-je. Allez, viens !

- T'occupes... répond-il sans faire un geste.

Après tout, qu'il fasse ce qu'il veut. Trois livres, c'est de l'argent. Je ferme les yeux.

- C'est ça, dors, me dit-il lentement, d'un ton très doux qui me surprend. Dors, ma grosse. Fais un gros dodo...

J'ai dû fini par m'endormir. Un curieux glissement sur mon sexe me réveille d'un bond. Et là, je contemple, incrédule, le sang qui jaillit de mon ventre. Ce salopard a glissé son couteau de marin dans mon vagin, et il m'a fendu jusqu'au nombril.

Alors seulement je sens la douleur. Intolérable. Son couteau est si affûté que je

n'ai rien senti sur le coup. Il faut dire que je n'ai plus beaucoup de sensations de ce côté-là.

Je rendrai l'âme en contemplant mon gros intestin qui palpite hors de la plaie béante...

la guerre du mal

La vie suivante, c'est la dernière avant celle-ci. Je suis encore une femme. Je suis née en 1902, et je mourrais en 1945. A l'âge de 47 ans. Dans mon lit, pour une fois.

Cette vie là, je l'ai accrochée plusieurs fois, mais il n'y avait qu'une image : une petite fille, debout à côté d'une bicyclette trop grande pour elle, devant la barrière d'un passage à niveau. Immédiatement après, comme en surimpression, je voyais le visage d'un vieil homme, aux traits creusés, sur les joues des coupures faites en se rasant. Cette double image m'est venue à plusieurs reprises, sans que je puisse aller plus loin...

Soudain, c'est venu. Tout le fil de cette vie s'est déroulé. La fillette devant la barrière rouge et blanche, c'est moi. Et cet allemand, ancien militaire, resté sur la côte flamande après la guerre de 70, que j'avais entrevu dans une casemate qui évoquait un blockhaus, c'est un pervers qui a empoisonné mon enfance. Il habitait une mesure sur les dunes, face à la mer que je revois blanche.

Au rez-de chaussé, il n'y a rien. Des caisses, de la poussière, et un escalier qui descend au sous-sol. C'est là qu'il vit. Qu'il se terre. Les murs sont en ciment brut, une ampoule nue pend du plafond, qui diffuse une lumière faible et pisseuse. Un miroir décati au mur; deux minces lucarnes horizontales garnies de barreaux suffisent à peine, en pleine journée, à dissiper la pénombre où il se complaît...

Avec cet homme, qui a l'âge d'être mon grand-père, je fais des atrocités. Scatophagie... Je suis nue debout au-dessus de sa tête, j'ai les jambes écartées, il est allongé par terre, et je lui pissois dans la bouche. Avec son rasoir-sabre, il se coupe le visage intentionnellement, pour que je lèche ses plaies sanglantes. Il lui arrive même de se nourrir de mes crottes. Cette situation abominable est un calvaire pour la petite fille que je suis. Et pourtant !

Pourtant, je ne puis m'empêcher de retourner dans cette affreuse maison-blockhaus, toute seule au milieu des dunes, devant la mer du nord livide et

froide. Dirais-je que j'y trouve du plaisir ? Certes non. Mais ces pratiques, pour haïssables qu'elles soient, me consacre dans ma féminité. La gamine, dans cette casemate malodorante, est reconnue comme une femme. On lui rend hommage, on la vénère, on sanglote comme un enfant alors qu'on est un vieillard, et la femelle, la maîtresse, la mère qui sommeillent dans la fillette y trouvent leur compte.

Combien d'années durera cette malédiction ? Chaque fois, en rentrant chez moi, je vomis dans les dunes. J'ai même un vomitarium, un creux dans le sable froid, qui ressemble un entonnoir d'obus (la guerre de 14 est toute proche...) où je cours me réfugier pour faire sortir de moi toute cette fange... Le soir, je me savonne tout le corps, je m'arrache la peau au gant de crin pour tenter d'effacer jusqu'au souvenir de ses attouchements immondes...

La première fois ? J'étais sur la plage avec des copines de mon âge, nous cherchions dans la laisse de mer de menus trésors, objets hétéroclites tombés à l'eau avec leurs propriétaires... La grande guerre fait rage en ces années là. 1915. J'ai dix ans. Une alerte nous surprend. Le tonnerre d'un bombardement éclate au loin. La terre tremble. Je sens que la pluie de mort se rapproche de moi... Mes amies sont loin, j'ai marché le long de la laisse sans m'apercevoir que je m'éloignais d'elles. Je les vois, toutes petites, s'enfuir là-bas vers la route et l'abri du village.

Une bombe tombe dans les dunes, c'est elle qui laissera l'entonnoir où je me réfugierai pour vomir...

Je suis terrorisée. Quelqu'un, sur la dune toute proche, me fait signe. Je réalise que je suis près de la maison du prussien, un homme un peu fou à force de solitude, qui s'est établi ici après la guerre de 70...

C'est un allemand. C'est l'ennemi. Ses compatriotes, là-haut, font pleuvoir le feu, la poudre et le sang. Pourtant, malgré mon appréhension envers celui qui passe, dans nos mythes d'enfants, pour un sorcier, la terreur de la mort qui rôde est la plus forte. Je cours me jeter dans ses bras. Il est doux. Il me susurre des mots doux, apaisants et hypnotiques, qui, par la grâce de son accent, prennent un sens inédit dans mes oreilles et font battre mon cœur. Il m'a emporté jusqu'à chez lui dans ses bras, il m'a descendu dans le sous-sol, et m'a déposée sur son lit, comme si j'étais un oisillon de cristal qu'un zéphyr suffirait à briser.

Il me dit : "tu vas faire dodo, ce n'est rien petit oiseau, tu vas t'endormir près de ton Grossvater..." et il m'aide à me déshabiller.

Cet homme n'est pas mauvais, me dis-je, dans ce torrent de bruit et de fureur qui rugit dehors, il est la vie, l'espoir, la sécurité.

A présent, il me caresse, et je ne comprends pas tout de suite que ces caresses ne sont pas des câlins d'un grand-père. Quand je réalise ce qu'il me

fait, j'y ai déjà pris goût... J'y reviendrais, morte à la fois d'impatience et de dégoût, j'y reviendrais des centaines de fois. Quelques années où je m'enfonce toujours plus loin dans l'abomination. A la maison, à l'école, je suis une autre. La schizophrénie est mon refuge, ma survie. Je dois oublier à tout prix, oublier mon autre vie dans le blockhaus, jusqu'à ce que le désir me reprenne, insurmontable, et que je file comme un zombie retrouver mon tortionnaire indispensable.

Les années passent ainsi, je suis femme, et monstre secret. Un matin de novembre, j'ai dix-sept ans depuis peu, tandis que je cours vers la maison dans les dunes, pressentiment m'envahit. La délivrance et l'inquiétude se disputent le terrain dans mon âme déchirée...

Et je le trouve, nu, mutilé, d'atroces plaies béantes, innombrables, hurlent sur sa peau livide, et tout autour, le sol, les murs, les rares meubles branlants semblent repeints avec son sang. Je vois rouge, rouge sang. Je dois sortir d'ici, m'enfuir. Mais je ne peux remuer même un doigt. Mes jambes n'existent plus. Insensibles et paralysées. Je vomis toute la bile de mon pauvre corps secoué de spasmes.

Combien de temps dure ce cyclone ? Je ne pourrais le dire. Je reviens à moi doucement, je suis assise par terre près de l'escalier, je n'ai pas conscience de m'être assise... Une tache de sang, son sang détesté, souille ma robe. Je ne suis pas propre, combien de siècle me faudra-t-il pour me laver de lui ?

Dans sa main droite ouverte, le rasoir-sabre dont la lame n'est qu'un caillot de sang noirci.

Enfin, mille ans plus tard, j'arrive à reprendre assez d'énergie pour escalader l'escalier à quatre pattes, le souffle court. L'air du large me redonne des forces. Assez peu pour me traîner jusqu'à mon trou de sable froid, vomir, vomir encore, quitte à me retourner comme une chaussette, je voudrais vomir jusqu'à mes viscères.

Quelques années passent où mes parents s'inquiètent de mon état. Je suis un zombie. A l'école, mes notes sont catastrophiques. J'ai pris l'habitude de répondre par monosyllabes... Quand je réponds !

Doucement, le temps me répare. Puis il y a la rencontre avec celui qui va devenir mon mari. C'est un homme juste et bon, plus vieux que moi de dix ans. Je suis maîtresse d'école, je m'occupe d'une classe unique. Nous sommes toujours dans les Flandres. Malheureusement, nous ne pouvons avoir d'enfants. Je m'en console avec mes élèves, qui me donnent de grandes joies.

Il y a eu une coupure dans ma vie. Après ces trois années de folie et d'autisme, la nouvelle vie qui a commencé avec mon mariage sera bonne et paisible. La guerre éclate. A nouveau les bombes, les allemands. Cela ne ravive

pas ma plaie. Je crois que j'ai oublié jusqu'à l'au souvenir de mon enfance, et c'est ma chance. Par contre, cette drôle de guerre tuera mon mari. J'aiderai un anglais à échapper aux envahisseurs, peu après Dunkerque et Zuydcoote, en le cachant dans notre cave. Il y restera deux ans, et puis me quittera, direction le sud, pour rejoindre les troupes alliées à Casablanca.

Je mourrai, cette fois-ci, dans mon lit. Triste surtout de ne plus servir à rien : l'école est fermée, l'anglais est loin, mon mari est mort.

Je ne suis pas triste, simplement résignée. Mon temps est fini, et je sais qu'au moment de mourir c'est enfin la paix qui me prendra dans ses bras.



Ainsi s'achève le revécu de mes vies antérieures. Est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Ai-je moi-même vécu ces événements, ou bien les ai-je empruntés quelque part ? Les shivaistes ont une explication astucieuse sur les vies antérieures. D'après eux, quand un être s'incarne, il ramasse des bribes psychiques pour en constituer son propre inconscient. Ainsi chaque être hériterait de vies qu'il n'a pas vécues et se ferait une banque de souvenirs qui ne sont pas les siens.

C'est bien possible. Comment trancher ? Qu'elles soient des emprunts ou de vrais souvenirs, les vies que j'ai revécues ont un point commun. Elles contiennent les racines de traumatismes physiques ou psychiques qui sont actifs ici et maintenant. Je n'ai pas fait du tourisme antérieur, je suis allé droit aux engrammes qui empoisonnent ma vie actuelle, la seule dont, en définitive, je puisse être sûr. Et la seule qui compte. On ne change pas le passé.



Du moins, c'est ce que je croyais... Je me suis aperçu par la suite, que si, bien sûr, on peut tout à fait changer le passé. Mais c'est une autre histoire que je vous raconte en détail dans Eden Saga, le site.